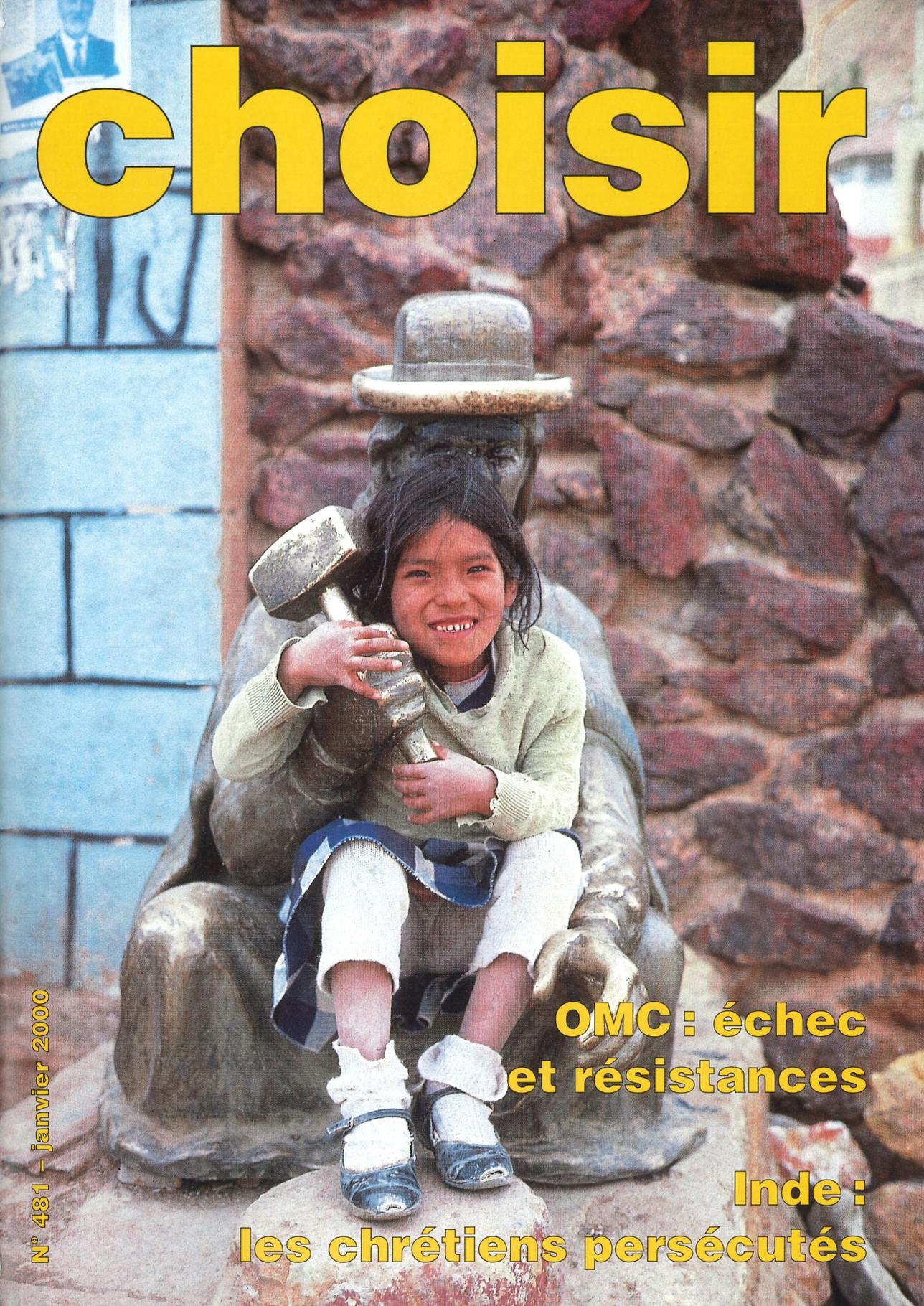


# choisir

A young girl with dark hair, wearing a light green sweater and white pants, is sitting on a large, weathered stone statue. The statue depicts a man wearing a wide-brimmed hat and holding a hammer. The girl is smiling and holding the hammer. The background is a wall made of rough, reddish-brown stones. In the top left corner, there is a small inset photo of a man in a suit.

N° 481 - janvier 2000

**OMC : échec  
et résistances**

**Inde :  
les chrétiens persécutés**



## choisir revue mensuelle

### Revue de pères jésuites

#### Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 CAROUGE (Genève)  
Administration et  
abonnements :  
tél. 022/827 46 76  
Rédaction :  
tél. 022/827 46 75  
fax 022/827 46 70  
E-Mail : [redaction@choisir.ch](mailto:redaction@choisir.ch)  
Internet : [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch)

#### Directeur

Albert Longchamp s.j.

#### Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef  
Lucienne Bittar, rédactrice  
Jacqueline Huppi, secrétaire

#### Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.

#### Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue de la Lombardie 4  
1950 Sion  
tél. 027/322 14 60

#### Bibliothèque

Axelle Dos Ghali

#### Documentation

Marie-Thérèse Bouchardy

#### Promotion

Robert Decrey

#### Administration

Geneviève Rosset-Joye

#### Abonnements

1 an: FS 80.–  
Etudiants, apprentis, AVS :  
FS 55.–  
CCP: 12-413-1 «Choisir»  
Pour l'étranger :  
FS 85.– Par avion : FS 90.–  
€ : 53.– Par avion : 55.–

#### Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les  
librairies Payot

Choisir = ISSN 0009-4994

### Editorial

#### 2 Le chemin de l'unité : désirs et embûches

*par Pierre Emonet*

#### 4 Actuel

### Spiritualité

#### 8 Heureuse brèche *par Sœur Thérèse Chantal*

### Eglise

#### 9 J'ai rêvé d'une autre papauté *par Claude Ducarroz*

### Religions

#### 12 Conflits religieux en Inde : les chrétiens persécutés

*par Hubert Hänggi*

### Economie

#### 17 Seattle : la dispersion *par Edouard Dommen*

### Politique

#### 22 Un minimum social d'existence ! *par Christian Kissling*

### Libres propos

#### 26 Absurdité des conflits religieux *par Joseph Moerman*

### Cinéma

#### 27 Les malheurs de l'Helvétie *par Guy-Th. Bedouelle*

#### 29 Destin d'une communauté israélite *par Gérard Joulié*

### Théâtre

#### 30 Le sentimental, l'obscène et l'amoureux *par Valérie Bory*

### Lettres

#### 33 Georges Bataille, un mystique sauvage *par Gérard Joulié*

### Livres ouverts

#### 36 Pour éclairer l'Ancien Testament *par Joseph Hug*

#### 42 Livres reçus

### Chronique

#### 42 Mimi *par Georges Haldas*

### ILLUSTRATIONS

**Couverture:** Pierre Emonet, Oruro (Bolivie) :

monument aux femmes mineurs

p. 5 : Keystone/Ewing Galloway - Keystone/Martin Rüttschi ;

p. 10 : Pierre Pittet ; p. 14 : H. Hänggi ;

p. 19 : J.J.K. photo ; p. 24 : Jean Mohr ;

p. 28 : Frenetic Films ; p. 31 : Mario del Curto ;

p. 37 : Bibliothèque du palais Topkapi (Istanbul)

**Les titres et intertitres sont de la rédaction**

## Le chemin de l'unité : désirs et embûches

**M**ondialisation, fusions de toutes sortes, accords internationaux, laborieuse construction de communautés politiques ou économiques dans divers continents, abolition des frontières, circulation des personnes et des biens, progression géométrique des moyens de communication, tout cela témoigne d'un vaste désir d'unification. Pourtant, les divisions sont toujours aussi résolues et profondes. L'humanité, en morceaux, cherche vainement à reconstruire une intégrité perdue, une impossible harmonie paradisiaque. La multiplication des techniques de communication et des initiatives d'unification ne cesse de la décevoir, exacerbant un peu plus le sentiment de frustration. Décidément, l'année s'ouvre sous le signe de Babel et le vieux mythe biblique garde toute son actualité. La route vers l'unité est semée d'embûches. Sans espoir ?

**A**vec le Jubilé et les demandes de pardon annoncées par Jean Paul II, l'Eglise prend résolument un chemin exemplaire. Acceptant son passé, elle reconnaît qu'elle a eu des comportements qui n'étaient pas selon l'Evangile, même si, un temps, elle les a justifiés au nom de son autorité morale. Violation de la liberté de conscience en imposant la foi par la force, sacralisation de la guerre avec les croisades en tous genres, justification de la torture avec l'Inquisition, condamnations de théologiens sans procès, elle reconnaît aujourd'hui ces dérapages et les déplore. L'Histoire devient maîtresse de vie. Un chemin de justice et de paix s'ouvre. Libérée de sa culpabilité, l'Eglise devient acceptable pour ceux et celles qui ont souffert ou qui souffrent encore de son attitude. S'il est bien de bâtir des tombeaux pour les prophètes, il eût tout de même mieux valu ne pas les assassiner (Lc 11,47) !

**A**vec la publication du rapport Bergier, la Suisse, bouleversée, découvre son passé et peine à l'accepter. Consciente ou pas, son implication dans la «solution finale» est accablante. Qu'on le veuille ou non, les faits sont là, bien établis. La neutralité chaste et rassurante a peut-être épargné au pays le conflit armé ; elle n'a pas réussi à le mettre à l'abri de la violence. Contenue face à la menace extérieure, elle s'est exercée contre l'innocent. Esquiver sa responsabilité par toutes sortes d'arguties contestables, comme certains le font, équivaut à refuser sa propre histoire et fonder sa vie sur le mensonge. Comme un deuil jamais accompli, le passé refoulé emprisonne et isole. L'accepter en assumant sa part de responsabilité est la condition incontournable de l'unité. Seule la vérité libère : les acteurs retrouvent leur vraie dimension, la spirale de la violence est désamorcée, quoique douloureuse, la rencontre devient possible.

L'aveu et la demande de pardon ne suffisent pas. Encore faut-il que le langage et le comportement s'accordent. Là, la moindre distorsion discrédite le discours et tient en échec le travail pour l'unité. On l'a vu récemment à Seattle - et avec quelle violence - où une conférence, qui se promettait d'apporter une contribution décisive à l'unité économique du monde, s'est terminée dans la confusion et la dispersion parce que ceux qui prétendaient unir leurs forces pour le bien-être de l'humanité s'appliquaient à consolider une politique économique responsable de l'augmentation de la misère dans le monde (cf. l'article d'Edouard Dommen, pp. 17-21). On se souvient encore avec amertume de l'attitude ambiguë de la communauté internationale qui a permis le massacre de Srebrenica.

Pour beaucoup de simples fidèles, étrangers aux subtilités de la théologie, l'Eglise elle-même n'échappe pas à cette incohérence. Ils ne comprennent pas l'apparent décalage entre les déclarations de ses plus hauts responsables et les mesures de son administration. Elle œuvre pour que l'esprit d'Assise aille de l'avant, tout en cherchant de mauvaises querelles aux théologiens qui s'engagent dans le dialogue interreligieux. A Augsburg, au terme de longues années de discussions et de mises au point, elle signe en grande pompe un accord doctrinal avec les disciples de Luther, en même temps qu'elle restaure la désuète pratique des indulgences, ce détonateur de la Réforme. Dans son encyclique *Ut unum sint* (25 mai 1995), le pape Jean Paul II surprend en souhaitant une forme plus ouverte de l'exercice de la primauté et il invite pasteurs et théologiens à chercher une nouvelle manière d'exercer le ministère de Pierre (cf. l'article de Claude Ducarroz, pp. 9-11). Dans le même temps, face aux évêques allemands confrontés à de délicats problèmes pastoraux, il exige de la façon la plus autoritaire et cassante qu'ils s'alignent sur ses directives. Avec le Concile, on souligne qu'il y a une hiérarchie entre les vérités de la foi, mais on étend de fait l'infaillibilité du magistère à son enseignement ordinaire et à des vérités non révélées, exigeant une adhésion de volonté et d'intelligence, qui ne va pas de soi, sinon dans le cadre de la Révélation. Ce double langage rend laborieux le travail en faveur de l'unité. Dans les rencontres et les dialogues avec d'autres chrétiens, les catholiques investissent une bonne part de leur temps et de leurs énergies à justifier, interpréter et dédramatiser la situation. Ecartelés entre l'Eglise, qu'ils aiment et qu'ils veulent servir, et les aspirations à l'unité qui montent d'un peu partout, ils se trouvent perplexes. Angoissés, ils se demandent où est le vrai visage de l'Eglise.

Tout dialogue peut être un chemin vers l'unité dans la mesure où les partenaires ne se trouvent pas en conditions trop inégales. Le fait d'accepter sa propre histoire, d'y assumer sa part de responsabilités et de ne pas tolérer la moindre faille entre la parole et le comportement remet les négociateurs à leur vraie place. Celle de l'inhérente fragilité humaine, qui exclut la loi du plus fort, cette redoutable ennemie de tout vrai progrès.

Pierre Emonet

## Jubilé à Bethléem

**Info** Le grand Jubilé de l'an 2000 a commencé officieusement le 4 décembre déjà, en Terre Sainte, par un événement œcuménique sans précédent : une célébration commune des 2000 ans de la Rédemption par les Eglises catholique, orthodoxes et protestantes, sur la place de

la basilique de la Nativité, à Bethléem. Les représentants des Eglises ont adressé aux musulmans et aux juifs un appel de paix, appelant tous les croyants à la pénitence et à la réconciliation. Ils se sont également prononcés pour l'établissement d'un statut spécial pour Jérusalem.

## Chili : le silence de l'Eglise

**Info** La position de l'épiscopat chilien sur la situation de l'ex-dictateur Augusto Pinochet interpelle les mouvements de défense des droits de l'homme. En effet, depuis l'arrestation du général Pinochet, l'épiscopat chilien, à l'instar des plus hautes instances du Vatican, s'est distingué par ses recommandations en faveur de mesures humanitaires à l'égard de l'ex-dictateur. Le *Bulletin de l'information sur*

*l'Amérique latine DIAL* s'inquiète de cette indulgence et des non-dits qui entourent les causes de l'arrestation de Pinochet. Pour *DIAL*, les raisons des silences de l'épiscopat chilien sont à rechercher dans la reconnaissance que la hiérarchie de l'Eglise du pays éprouve à l'égard d'un homme qui, tout coupable qu'il soit de crimes contre l'humanité, a, selon elle, libéré le pays du péril marxiste.

## Cynisme sans borne

**Info** Certains producteurs d'armes voient dans le Jubilé une occasion de faire des affaires. Le marchand d'armes italien Beretta a lancé sur le marché deux nouveaux fusils nommés *Jubilé I* et *Jubilé II* ! L'indignation est grande en Italie. Les missionnaires de l'agence catholique de presse *MISNA* s'insurgent contre cette initiative qui associe la fête chrétienne du Jubilé à des instruments de mort. *Le Jubilé devrait plutôt être une occasion pour dédommager les populations*

*du Sud qui ont dû cracher du sang et vivre dans la misère pour payer les dettes contractées par leurs gouvernements pour acheter des armes, parmi lesquelles figurent celles de la vaste gamme de Beretta.*

L'agence missionnaire invite ceux qui seraient tentés d'acheter ces fusils, vendus 9 000 dollars pièce, à destiner plutôt cette somme au «rachat» d'enfants soldats du Sierra Leone et à leur éducation. Une initiative promue par le Saint-Siège.

## Réunification des deux Corée

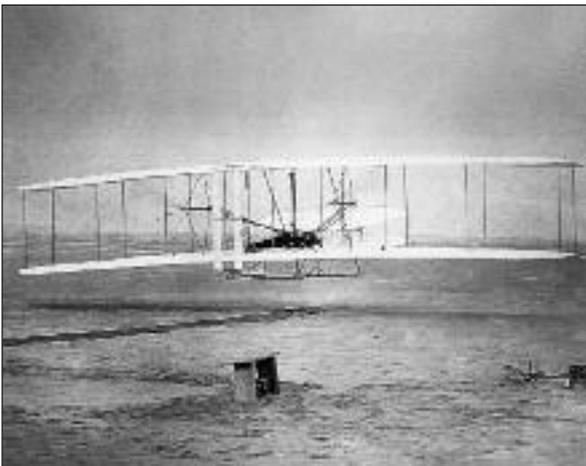
**Info** Le Conseil œcuménique des Eglises (COE) soutient la *Campagne de la chaîne humaine dans le cyberspace*, lancée sur Internet le 1<sup>er</sup> décembre. Elle promeut la paix dans la péninsule coréenne et la réunification du Nord et du Sud. Cette Campagne est une initiative commune des Eglises sud-coréennes et de la société civile, notamment du Christian Broadcasting System (Réseau chrétien de radio et télédiffusion). Les habitants de la planète sont invités à introduire leurs messages de paix sur le site web [http : //www.peacekorea.org](http://www.peacekorea.org), d'ici fin janvier 2000. La Campagne vise, entre autres, à changer les images toutes faites que les Coréens du Sud continuent à avoir à propos de ceux du Nord, et réciproquement. *Au moment où nous allons aborder un nouveau millénaire, cette situation, malgré le*

*démantèlement de la guerre froide, reste une blessure vive dans le cœur des Coréens, a expliqué Clement John, secrétaire exécutif de l'Equipe des relations internationales du COE.*

*La plupart des Coréens pensent que la paix c'est l'absence de guerre, peut-on encore lire sur le site Internet. C'est une attitude passive, attribuable à l'histoire de la Corée ponctuée de guerres et de conflits. Tant le gouvernement du Nord que celui du Sud continuent de faire de la sécurité intérieure leur priorité, en dépit de la crise économique. Leurs fortes dépenses militaires spolient les populations civiles d'un niveau de vie convenable.*

*L'instabilité de la péninsule coréenne sert en priorité les pays exportateurs d'armes comme le Japon, la Chine et les Etats-Unis.*

## Joyeux millénaire !



1903...



1999...

... un siècle et toujours le rêve.

## Report du voyage du pape en Irak

**Opinion** *Le Saint-Siège l'a annoncé le 10 décembre : le pape ne se rendra pas de suite en Irak. L'embargo qui pèse sur le pays depuis 8 ans a eu raison de cet élan de solidarité avec les chrétiens et l'ensemble de la population d'un pays martyr. Le pape dési-rait se rendre ce mois dans la ville chaldéenne de Ur, berceau d'Abraham, père des croyants des trois religions monothéistes. Un geste à forte symbolique de paix et d'unité, qui aurait permis à un peuple oublié par la grande presse de se retrouver sous les feux médiatiques ; qui, surtout, aurait peut-être ouvert une brèche dans cette «guerre des lâches», comme elle a été surnommée. En Irak, où infrastructures et économie sont détruites, un demi million d'enfants ont péri des suites de l'embargo onusien et des bombardements américains et anglais. Ce n'est pas l'accord «pétrole contre nourriture» qui change la situation : l'eau est toujours contaminée, les épidémies se propagent, les hôpitaux manquent de tout. Le voyage du pape aurait pu être le signal d'un tournant politique. C'est bien pourquoi le gou-vernement américain l'envisage avec réticence. Il n'avait déjà pas apprécié la visite du pape à Cuba, autre Etat paria du point de vu américain. Cette fois, il a été plus facile de mettre fin aux vellétés conciliatrices du Saint-Siège car aucun avion ne peut atterrir à Bagdad sans autorisation des Etats-Unis. Il était bien sûr difficile au pape, dans ces conditions, vu son état de santé, de se déplacer par la route depuis Amman (Jordanie) pour parvenir à Bagdad, puis à Ur, à travers plus de 1000 km de désert. Quoique... Une telle entreprise aurait eu de quoi émouvoir l'opinion publique et les chrétiens en particulier ; elle aurait éveillé une solidarité internationale à l'égard d'un peuple sacrifié et peut-être même généré des mouvements d'engagement politique contre l'embargo et les bombardements. Elle aurait certainement fait fléchir les Etats-Unis qui n'auraient pas pu se permettre d'être la cause des souffrances du pape... Le rêve prend fin ici, hélas.*

Lucienne Bittar

## Mandela et les institutions religieuses

**Info** Nelson Mandela a rendu hommage aux institutions religieuses de son pays, le 5 décembre, au Cap, lors de la tenue du Parlement des religions mondiales. *Sans elles, a-t-il dit, je ne serais pas là aujourd'hui.* Devant quelques 6 500 participants, chefs spirituels et délégués venus de 90 pays, l'ancien leader de la lutte contre l'apartheid, âgé aujourd'hui de 81 ans, a rappelé que sa génération était le fruit de l'éducation religieuse. *Nous avons grandi en un temps où le gouvernement de ce pays ne se souciait que des Blancs.* Ce sont les institutions religieuses (chrétiennes, musulmanes, hin-

doues et juives) qui se sont attelées à l'édu-cation des Noirs. *Pour apprécier l'import-ance de la religion, il faut avoir été dans une prison sud-africaine sous le régime de l'apartheid, il faut avoir vu la cruauté sous sa forme brute d'êtres humains à l'encontre d'autres êtres humains.* Ce furent encore les institutions religieuses qui nous ont apporté l'espoir qu'un jour nous sortirions de prison. Pour l'ancien président sud-africain, les reli-gions auront un rôle crucial à jouer dans le siècle qui débute, en guidant et en inspirant l'humanité et en l'aidant à faire face aux énormes défis qui l'attendent.

## Pingrerie américaine

**Info** Les Etats-Unis viennent de connaître l'une des décennies les plus prospères de leur histoire. Ils viennent aussi de battre des records d'avarice. De mémoire d'homme, on n'a jamais vu ce pays donner une part aussi infime de ses richesses aux plus pauvres de la planète, peut-on lire dans le *Washington Post* (cf. *Le Courrier international*, n° 474, 2-8 décembre 1999). Certes, par la taille de son économie, le pays est un grand contributeur en valeur absolue. Mais si l'on considère le volume de l'aide en pourcentage du revenu du pays, les Etats-Unis arrivent en dernière position dans le monde, affirme le journaliste Karen DeYoung. En 1997, le gouvernement américain a affecté

7 milliards de dollars à l'aide étrangère classique, non militaire. C'est moins de 0,1% de son produit national brut. C'est aussi moins de la moitié de ce que donnait le pays il y a encore dix ans.

Cette baisse ne concerne pas que les Etats-Unis. D'une manière générale, l'aide aux pays pauvres s'est effondrée depuis la fin de la guerre froide. Entre 1992 et 1997, elle a reculé de 21% en monnaie constante. Pour le journaliste américain, les raisons de ce recul de l'aide sont claires : *Depuis l'effondrement de l'Union soviétique, en décembre 1991, les puissances occidentales ne jugent plus nécessaire d'acheter la loyauté des Etats.* Le grand perdant dans ce domaine est l'Afrique.

## Clean Clothes

**Info** La Campagne Clean Clothes - pour des habits produits dans la dignité -, lancée par l'Action de Carême, Pain pour le prochain et la Déclaration de Berne, a rencontré un large écho en Suisse. Elle demande que les entreprises adoptent un code de conduite pour que les droits de l'homme au travail soient respectés. Plus de 41 000 cartes postales ont été envoyées aux entreprises de Suisse pour leur demander d'améliorer les conditions de production dans les usines de leurs fournisseurs. Plusieurs entreprises concernées se disent prêtes à adopter un code de conduite conforme au code modèle de la Campagne. Des changements sont notamment déjà perceptibles dans le secteur textile : la Coop, Migros, Mabrouc SA/Switcher et Veillon ont pris

contact avec les organisateurs de la Campagne. D'autres entreprises (Ackermann, Spengler), par contre, font la sourde oreille et ne répondent pas aux interrogations de leurs consommateurs.

En ce qui concerne les entreprises internationales comme Benetton, Levi's ou Nike, elles se distinguent par leur non prise en compte de la démarche Clean Clothes. Benetton, par exemple, considère qu'elle assume sa «responsabilité sociale» par le biais de ses campagnes publicitaires qui évoquent la pollution ou le sida ! L'entreprise pourtant a été interpellée à propos de plusieurs situations de violations des droits des ouvriers et ouvrières fabriquant ses articles. *Informations supplémentaires : Déclaration de Berne, CP 212, 1000 Lausanne 9 ; ☎ 021 624 54 19.*

## Heureuse brèche

**C**ercle du monde, océan des origines, reliefs escarpés de ma vie, rempart protecteur. Pourtant, rien de totalement clos. Toujours, quelque part, une brèche, une faille. Occasion d'arc-en-ciel. Dieu s'engouffre, l'Esprit niche, étoile et croix s'offrent. Il se souvient de son amour...

Le cœur en escargot, j'ai cru être sans prise. Mais au profond, une blessure, seule ouverture, berceau de choix pour Celui dont la main touche et guérit. Non, rien, jamais, n'est totalement clos, ni parfaitement hermétique. En l'humain, toujours une faille, une attente, une faim, une plaie. Espaces pour Dieu qui, seul, en connaît les contours. Sillons fertiles où germera, sans bruit, à l'ombre de l'Esprit, l'étoile en croix.

Dieu est patient, persévérant. Goutte d'eau qui se fraie un chemin, arrosant au passage la terre assoiffée. Il faut si peu ! Question, doute, refus, tout est prétexte à son avance. Attente infinie, étoile et croix entremêlées, lumière et amour donnés



sans retour. Accrochées chez moi, quelque part, elles attendent de s'y planter, quand je le voudrai. Choix toujours respecté, liberté sans viol.

Dieu a le temps, la persévérance et la mémoire. Il se souvient ! De mes accueils, de mes appels, de mes larmes, de mes refus. De tout cela, Il fait son eau, arc-en-ciel de lumière qui jaillit et déborde. La brèche reçoit et offre. La vie se réfléchit au miroir des profondeurs. Larmes éclairées, arc-en-ciel de consolation, beauté émerveillée, éclaboussures de joie. Et l'Esprit, tranquillement, fait son nid. Il plane sur les eaux, les apaise et les féconde. Rien ne se perd. Le cœur a sa mémoire transcrite au cœur de Dieu. Espérance, toujours. Il y a quelque part une brèche. Ne la bouche pas, laisse-la. Il faut si peu de place à la Vie pour s'engouffrer. Et avec elle s'avancent apaisement et joie. Rien n'est jamais fini, il n'est jamais trop tard.

**Sœur Thérèse Chantal**

# J'ai rêvé d'une autre papauté

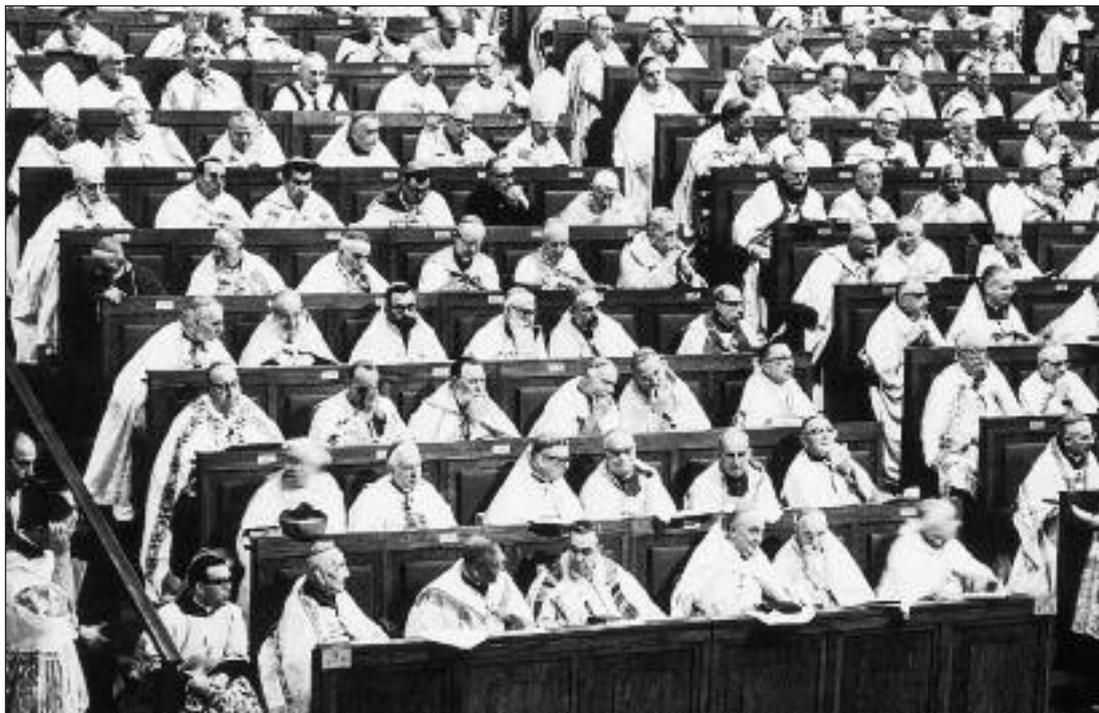
par Claude DUCARROZ, prêtre, Vevey

*Peut-on imaginer le pape et la papauté... autrement ? On peut toujours essayer. Dans son encyclique sur l'œcuménisme, «Ut unum sint», du 25 mai 1995, Jean Paul II dit en substance quatre vérités sur son propre ministère de pape : L'Eglise catholique a conscience d'avoir conservé le ministère du successeur de l'apôtre Pierre, l'évêque de Rome, que Dieu a institué comme le principe et le fondement permanents et visibles de l'unité (n° 88) ; ce ministère constitue actuellement l'un des principaux obstacles à la réussite de l'œcuménisme (cf. la déclaration de Paul VI au Conseil œcuménique des Eglises, le 10 juin 1969) ; l'évêque de Rome lui-même doit faire sienne avec ferveur la prière du Christ pour la conversion, qui est indispensable à «Pierre» afin qu'il puisse servir ses frères (n° 4) ; il nous faut donc prier l'Esprit Saint afin que nous puissions chercher, évidemment tous ensemble, les formes dans lesquelles ce ministère pourra réaliser un service d'amour reconnu par les uns et par les autres (n° 95). Partageant ce diagnostic et encouragé par cette invitation à la recherche, je me lance dans quelques propositions. Sincères, quoique sans prétention et... sans illusions !*

**L**a façon dont le pape se nomme lui-même ou se fait appeler n'est pas innocente. Les titres indiquent des identités et induisent des comportements. Le pape, le premier, devrait se débarrasser promptement de certains vocables anachroniques, voire délétères. *Souverain pontife* ? Un titre qui vient tout droit de la religion romaine païenne. Pour le Nouveau Testament, seul le Christ peut être appelé Grand Prêtre (cf. l'Épître aux Hébreux). *Vicaire du Christ* ? Le Christ a besoin de fidèles serviteurs et non pas de suppléants. Ce titre, d'abord appliqué à chaque évêque, a été réservé au pape dès le XIV<sup>e</sup> siècle seulement. Serviteur des serviteurs de Dieu, c'est tellement plus évangélique ! *Sa Sainteté* ? Ne faudrait-il pas attribuer ce vocable aux seuls canonisés ou alors l'étendre à tous les chrétiens, comme le faisait saint Paul dans les en-

têtes de ses épîtres ? Au Moyen Age, certains ont même prétendu que la succession de Pierre conférerait automatiquement aux papes la sainteté du prince des apôtres. On imagine *Sa Sainteté Alexandre VI Borgia* !

Que reste-t-il alors ? Le vocable le plus simple : *pape-évêque de Rome*, l'Eglise des apôtres Pierre et Paul. Avec deux nuances. Le pape est le successeur de Pierre, mais seulement dans son ministère transmissible. Pierre, comme témoin de la résurrection du Christ et fondement apostolique de l'Eglise, est bien plus qu'un premier pape. Et puis, il y a Paul, trop souvent oublié. L'évêque de Rome a-t-il vraiment conscience que l'apostolat de Paul doit aussi se refléter dans son ministère, Paul qui n'a pas hésité à affronter Pierre sur un problème d'ouverture au large (cf. Ga 2) ?



Vatican II : «Ici... nous ne ferons qu'un» (Paul VI).

S'il suffisait de changer d'étiquette... La réalité est bien plus complexe, évidemment. Car l'Histoire, avec ses aléas, a peu à peu surchargé le ministère pétrinien de nombreuses autres fonctions, de sorte que le pape de Rome se présente revêtu de multiples survêtements fort disparates, déposés sur lui par des siècles de traditions. Mais où donc est le pape, le vrai, celui qui doit exercer, à Rome d'abord et dans toute l'Eglise ensuite, le service (partiel) de Pierre ? Cet enchevêtrement des rôles aboutit à des confusions dont il faut sortir si l'on veut que l'évêque de Rome retrouve à la fois son service personnel - son diocèse - et son ministère communautaire pour le bien de l'Eglise universelle. Oui, il faut «désincarcarer» le pape ligoté par la papauté, telle que l'histoire l'a fabriquée.

Il y a actuellement en lui le chef du catholicisme latin, le patriarche de l'Occident,

le primat d'Italie, l'archevêque du *Latium*. Ajoutons encore le souverain de l'Etat du Vatican et le chef de l'entité «Saint-Siège», encore une drôle de sainteté. Or, toutes ces responsabilités ou presque pourraient être assumées par d'autres prélats en communion avec lui, ce qui laisserait émerger un vrai service évangélique de l'unité, celui dont nous avons tous besoin. Alors brilleraient à nouveau, dans l'humilité et l'utilité d'un ministère reconnaissable et acceptable, ses prérogatives inaliénables, à savoir l'épiscopat de l'Eglise de Rome, qui préside à la charité, exprime la foi de l'Eglise en cas de crise et garantit l'unité articulée de tout le corps ecclésial.

Qui verrait-on à Rome ? Un évêque fidèle à bien gouverner son Eglise locale et un frère des autres évêques, plein de sollicitude pour toutes les Eglises, variées dans leur symphonie. La curie romaine serait évidemment

réduite. Il suffirait que le pape soit entouré d'excellents conseillers, compétents dans les diverses matières ecclésiastiques, tandis que des délégués - comme des apôtres itinérants - circuleraient à travers le monde pour réaliser le service des relations inter-Eglises et manifester la communion universelle.

## Ranimer les patriarcats

Il faut bien le reconnaître : dans l'Eglise catholique, le système décentralisé des patriarcats autonomes n'est plus qu'un leurre. Le patriarche romain, devenu latin, a presque tout absorbé. Les quelques patriarcats de rites orientaux ne sont plus que de gentils nains devant le géant romain.

A l'avenir, pourquoi n'y aurait-il pas des patriarcats géographiques, selon les continents ou sous-continent (par exemple l'Amérique latine, l'Afrique noire, etc.), en application du principe de subsidiarité ? Dans la perspective de l'unité chrétienne réalisée, il faudrait aussi des patriarcats transversaux, à savoir un patriarcat «réformé», un autre «anglican», «luthérien», car on ne peut imaginer que ces chrétiens soient contraints de devenir des latins comme les autres pour entrer en communion avec l'évêque de Rome. Après tout, il y aura peut-être des patriarcats «orthodoxes» qui auront déjà été accueillis avec respect dans la communion œcuménique retrouvée, comme avant la malheureuse séparation de 1054. Ainsi s'harmoniseront la dimension personnelle et la dimension collégiale de la *koinônia* (communion) chrétienne.

J'imagine alors que le collège des cardinaux - conseillers et électeurs - sera formé de la réunion de ces patriarches qui représenteront vraiment l'Eglise universelle une, unie et plurielle. Des consultations régulières, facilitées désormais par les nouveaux moyens de communications, permettront une communion effective qui respecte les légitimes particularités des rites, des régions

et des cultures, sans nuire à l'unité essentielle. Quant aux relations avec les Etats, laissons cela à des «nonces» laïcs, certainement plus compétents que les ecclésiastiques en ces domaines.

Je vous entends me dire : Pauvre Claude ! tu nages dans l'utopie, en pleine Eglise-fiction. Sans doute, mais personne - dans aucune Eglise - ne pourra faire l'économie d'une profonde conversion des mentalités ainsi que d'une radicale réforme des structures de gouvernement ecclésial, si nous voulons un jour aboutir à une Eglise chrétienne vraiment œcuménique. Je suis sûr que le pape actuel le sent. Beaucoup d'autres, dans notre Eglise et dans les autres Eglises, l'espèrent et l'attendent, avec une fort louable impatience. Tous, nous prions pour cela, avec le poids de nos souffrances et l'ardeur de notre désir œcuménique.

C. D.

### □ Conseil œcuménique des Eglises

*Vers le partage de la foi commune*  
*Guide d'étude à l'usage*  
*des groupes de discussion*  
 Cerf, Paris 1998, 76 p.

Ce petit livre est le résultat de six années d'études et d'échanges œcuméniques entre des représentants des Eglises anglicane, baptiste, luthérienne, méthodiste, orthodoxe, réformée et catholique romaine venant du monde entier. Il relie la recherche de l'unité aux tâches actuelles de l'Eglise : l'appel à la mission, au témoignage et au service, et l'espérance d'un renouveau pour l'ensemble de la communauté humaine. Il étudie la foi commune à partir du Symbole de Nicée (IV<sup>e</sup> siècle) qui offre un résumé des données essentielles de la foi chrétienne.

## Conflits religieux en Inde : les chrétiens persécutés

par Hubert HÄNGGI s.j., Zurich\*

*Depuis l'accession au gouvernement du BJP (Parti populaire indien), les nouvelles concernant des «violences contre les chrétiens» se multiplient : destructions d'églises et d'habitats, perturbations des cérémonies religieuses, attaques contre des écoles catholiques, viols de religieuses et brutalités contre des prêtres. Comment, dans ce pays tolérant qu'est l'Inde, en est-on arrivé là ?*

En mars 1998, dans l'Etat du Bihar, peu de temps après la victoire du BJP, on annonçait avec joie : *C'est maintenant le Rāmarajan, le règne de Rāma. Enfin, on observera de nouveau la religion hindoue !* Le règne de Rāma signifie l'âge d'or.

La victoire de la coalition gouvernementale du Sang Parivar a été évidemment préparée de longue date. En 1983 déjà, à Ayodhya (lieu de naissance du dieu Rāma), le jour anniversaire du dieu, on appelait à combattre les musulmans dont la mosquée occupait encore le lieu de la naissance de Rāma.<sup>1</sup> Rāmāraj, le règne de Rāma, était proclamé. Trois ans plus tard, on pouvait entendre de simples paysans des bords du Gange déclarer : *Le devoir de l'Etat est de promouvoir le Hindu-Dharma, la religion hindoue, et l'ordre. Alors tout ira bien dans ce pays.* Ces paysans étaient convaincus que l'Inde allait mal parce que le Hindu-Dharma n'était pas respecté.

Historiquement, la question de la «laïcité» se pose en Inde sur des bases originales. Alors qu'en Occident, la laïcité revendique l'autonomie de l'Etat face à l'Eglise et qu'elle exclut toute religion, en

Inde, face au pluralisme religieux, elle exclut une société «confessionnelle».<sup>2</sup>

### Lecture indienne de la laïcité

En professant sa laïcité face aux minorités, aux musulmans surtout, le Congrès national signifiait que toutes les religions devaient s'engager dans la lutte pour l'indépendance. Au cours de ce combat, aucun politicien ne s'en est jamais pris à quelque autorité religieuse que ce soit, hindoue ou musulmane. Au contraire, tous ont souligné que les hindous et les musulmans étaient libres de confesser et de pratiquer leurs religions respectives, en privé comme en communauté. Des politiciens ont même utilisé des arguments religieux pour mobiliser les masses populaires en faveur de l'indépendance.

Jawaharlal Nehru, président du premier gouvernement après l'indépendance, n'était pas d'accord avec cette vision de la laïcité. En tant qu'humaniste et agnostique, laïc

\*L'auteur enseigne l'hindouisme aux Facultés de Munich et à l'Université d'Innsbruck.

signifiait pour lui indifférent face à la religion. L'Etat devait donc être neutre par rapport à la religion. Pour Gandhi, par contre, une politique sans religion était impensable. Pour lui, la religion était à la politique ce que le nez est à la respiration. L'Etat ne devrait cependant pas faire de différences entre les religions. Le laïcisme indifférent et rationaliste de Nehru ne s'imposa pas au laïcisme religieux de Gandhi. Il resta l'apanage du néo-hindouisme de penseurs comme Ramakrishna, Vivekananda et Aurobindo.

Etre laïc signifiait donc, pour les réformateurs hindous, s'engager pour une Inde qui accepte et respecte toutes les religions. Le caractère libéral de l'hindouisme était à leurs yeux la base même d'une laïcité typiquement indienne. Radha Krishnan, philosophe bien connu et président de l'Inde (1888), disait : *La laïcité est compatible avec la vieille tradition religieuse. Elle cherche à former une communauté de croyants, non pas en subordonnant des valeurs à des options partisans, mais en les accordant harmonieusement entre elles.* Et Gajendra Gadghkar (ministre de la justice) : *Ce style de laïcité souscrit à la thèse de la philosophie hindoue qui dit que les religions possèdent des éléments de la vérité, et qu'aucune n'a le monopole de la vérité. L'esprit de tolérance est le fondement de la laïcité.* Le Congrès national indien proposa même aux musulmans de participer au pouvoir.

### L'unité brisée

Malgré tout, une grande partie des musulmans cultivés restèrent sceptiques et en 1906, ils fondèrent la Muslim League (Ligue musulmane) pour la défense des intérêts musulmans. Il s'agissait d'un parti religieux, opposé au parti du Congrès. La réaction des hindous ne tarda pas. Des éléments confessionnels commencèrent à s'organiser en marge

du Congrès national. En 1925 fut fondé le Rastriya Svayam Sevak Sang (RSS), une association pour le service de la patrie, qui est aujourd'hui le groupe hindou d'extrême droite le mieux organisé de l'Inde.

Avec la secession du Pakistan (1947), la pensée confessionnelle eu finalement raison de l'unité du sous-continent indien. Cependant, un an plus tard, l'assassinat de Gandhi par l'hindou Nathuram Godse porta un coup terrible au confessionnalisme. Dès lors, les organisations confessionnelles hindoues, comme le RSS, le Hindu Mahasabha (Grande alliance hindoue), le Vishva Hindu Parishad (Congrès mondial hindou), le Janasang (L'Union populaire), le Shiv Sena (Les troupes de Shiva), le Bajrang Dal (La société du dieu Hanuman), etc. travaillèrent à améliorer leur image en parlant de discipline, de générosité, de service social et d'amour à la patrie. Leurs chefs se présentèrent comme des partisans de la laïcité. Ils affirmèrent que l'Hindutva (Hindouisme) ne contredit pas l'Etat laïc, puisque l'hindouisme est une religion ouverte et capable de s'adapter, que Rāma est un héros national et que son règne (Rāmāraj), loin d'exclure les autres religions, les protège toutes.

Il s'en suit pour ces mouvements que la destruction de la mosquée d'Ayodhya, le 6 décembre 1992, n'est pas un geste confessionnel mais patriotique en faveur de l'identité de l'Inde. Cette attaque montre encore avec quelle facilité des propos confessionnels peuvent mobiliser les masses indiennes. Des slogans qui datent de l'époque de l'indépendance deviennent aujourd'hui des propos de salon : *Un peuple, une nation, une culture.* L'Inde est le pays de l'hindouisme ; la communauté religieuse et culturelle de la majorité hindoue conditionne la nation, et vice versa. Cet hindouisme n'a plus rien de commun avec celui, critique et ouvert au dialogue, du Mahatma Gandhi. Les conflits actuels entre majorité et minorités étaient donc prévisibles.



Ayodhya : le dieu Râma et Sîtâ, son épouse.

Les récentes attaques contre les chrétiens sont cependant de prime abord inexplicables. Les chrétiens n'ont jamais été impliqués dans la division du pays pour motifs religieux qui a donné naissance au Pakistan. Leur nombre (3%) est d'ailleurs presque insignifiant comparé à celui des musulmans (11%). Il est même à peine perceptible dans les zones d'influence du BJP. En outre, le programme électoral du BJP ne faisait aucune allusion aux chrétiens et des politiciens en vue du BJP envoient leurs enfants dans des écoles chrétiennes. Jusqu'à présent, les agressions concernaient des missionnaires et des institutions isolés, mais jamais les chrétiens en tant que communauté.

Mais les choses sont en train de changer. Au début, le gouvernement BJP et sa coalition n'étaient pas très populaires. Les essais nucléaires, qui ont suscité l'enthousiasme du pays, ont nui à la politique extérieure. Dans le domaine économique, l'énorme augmentation du prix des oignons a symbolisé les faiblesses du système. Le BJP devait donc trouver de nouveaux arguments pour mobiliser les foules. La destruction de la mosquée de Ayodhya a réussi à faire passer les hindous pour les victimes des musulmans qui rentraient dans leurs droits après des siècles d'injustice. Quant aux chrétiens, le Sang Parivar a habilement exploité le thème des *conversions* pour les accuser d'être auteurs de violences.

Les chrétiens sont ainsi assimilés aux missionnaires et à l'étranger, au point que Praveen Togadia, chef du VHP (Vishva Hindu Pariahad), a affirmé : *La conversion au christianisme équivaut à changer de nationalité... Les conversions menacent l'unité nationale.* On a d'abord reproché aux chrétiens de faire violence aux hindous pour les convertir,

en les trompant par des promesses ; puis, même les conversions opérées sans violence et tout à fait libres ont été présentées comme une agression contre la société hindoue et indienne. Le chef du RSS, Rajendra Sing, a prévenu : *Les musulmans et les chrétiens prendront la culture hindoue si les hindous les traitent comme des indiens*, tandis que Sudarshan, secrétaire général du même mouvement, a dénoncé *l'évangélisation 2000* comme une tentative de construire une église dans chaque village et de donner à chaque hindou une Bible. Il imaginait qu'une armée de missionnaires, dotés des moyens les plus modernes, allait passer à l'action. De leur côté, Giriraj Kishore, secrétaire du VHP, a

écrit : *Aujourd'hui, les chrétiens représentent une menace plus grande que la menace collective des séparatistes musulmans*, et Ashok Singhal, président du VHP, a affirmé que le prix Nobel de l'économie a été attribué à l'Indien Amartya Sen grâce à *un complot des chrétiens dans le but de propager leur religion et d'évincer l'hindouisme*. Pour lui, ce prix Nobel est le fruit de motivations politiques, tout comme l'a été le prix Nobel de la paix de Mère Teresa, qui n'avait rien fait pour la paix. Et de mettre en garde : *Les musulmans et les chrétiens ne toléreront pas qu'une autre religion survive*. Il a même prétendu que des organisations terroristes comme les Naxalites au Bihar, au Andhra Pradesh, au Madhya Pradesh et au Gujarat sont les milices privées des chrétiens.

Même si tous les hindous ne croient pas à ces sornettes, elles finissent par former une image qui mobilise les masses et donne l'impression que les chrétiens sont les premiers responsables des persécutions qui les touchent.

## Politiciens impliqués ou ambigus

L'article 25 de la Constitution de l'Inde dit : *Dans le cadre de l'ordre public, de la morale, de la santé et des dispositions de ce paragraphe, toutes les personnes jouissent, à égalité, de la liberté de conscience, du droit de confesser, de pratiquer et de propager librement la religion*. Si le droit pénal exclut les moyens immoraux comme l'usage de la violence, d'autres techniques ne sont pas si clairement interdites, telles la séduction ou les fausses promesses. De fait, la plupart des religions assurent à leurs croyants la protection de Dieu, et de nombreux gourous hindous promettent même des guérisons ou d'autres bienfaits. Les adeptes de certaines sectes jouissent d'avantages sur le marché du travail ou obtiennent des crédits. Personne ne

conteste que certaines conversions font l'objet de pratiques ambiguës, mais elles ne sont pas le monopole d'un groupe religieux, et surtout pas des chrétiens.

Après les terribles événements des tribus du Dangs, dans le Gujarat, à Noël 1998, le ministre président Atal Behari Bajpae s'est rendu sur place. Plutôt que de condamner les violences contre les chrétiens, comme on aurait pu s'y attendre, il a déclaré : *La racine de la violence dans le Dangs est le problème des conversions*. Et il a proposé un débat parlementaire sur les conversions. Tout en sanctionnant les reconversions de chrétiens à l'hindouisme, opérées par des moyens plus que douteux par des groupes d'hindous fondamentalistes, il a ajouté : *Aussi longtemps qu'il y aura des conversions au christianisme, il y aura des reconversions à l'hindouisme*. Face aux vigoureuses protestations dans tout le pays, Bajpae a tenté une échappatoire : il a déclaré qu'il n'avait pas eu l'intention de changer la constitution indienne mais seulement de susciter une discussion. Reste que la question est posée : pourquoi le ministre président n'a-t-il pas plutôt suscité une discussion sur les nombreuses discriminations et vexations dont sont victimes des groupes entiers de populations, comme dans le Gujarat où 600 ouvriers agricoles dalits sont devenus chrétiens *pour mettre fin au boycott social et économique mené par les propriétaires agraires des hautes castes, et protester contre le gouvernement qui ne les a pas protégés ?*

L'opposition parlementaire, conduite par le Congrès sous la direction de Sonya Gandhi, n'a rien entrepris contre les agressions envers les chrétiens. Un des buts - non le principal - de la campagne contre les chrétiens vise précisément la présidente du Congrès. On raconte que les conversions ont augmenté depuis qu'elle est présidente du parti et surtout depuis que Rajiv Gandhi est devenu secrètement chrétien, en Italie, avant son mariage avec Sonya.

Le 12 janvier 1998, Sonya a fait l'éloge du célèbre gourou hindou Swami Vivekananda et a accusé le BJP et le Sang Parivar de trahir l'héritage hindou de tolérance et d'harmonie entre les diverses religions. La présidence du Congrès a publié un document qui proclame : *L'Inde est un Etat laïc, en premier parce que l'hindouisme, en tant que philosophie et pratique de vie, est fondé sur ce que les anciens enseignaient : la vérité est unique et les êtres la recherchent par diverses voies.* Le texte affirme aussi explicitement que l'hindouisme est le garant le plus efficace de la laïcité et que les attaques contre les minorités constituent une sérieuse atteinte aux valeurs fondamentales de l'hindouisme. Alors, pourquoi avoir peur d'un Etat hindou ? En fin de compte, pour le parti du Congrès comme pour le BJP au gouvernement, l'essentiel est de gagner les voix de la majorité hindoue, qui représente plus du 80% de la population. C'est la question qui préoccupe les leaders politiques. Quant à la foi, qu'elle soit hindoue, musulmane ou chrétienne, elle ne joue, finalement, pas un grand rôle pour eux.

### Réagir par le dialogue

La réaction face aux persécutions dont sont victimes les chrétiens ne peut donc pas venir des politiciens ou des partis. Le problème ne touche pas seulement les chrétiens ou les minorités, il concerne tous les Indiens. Ceux qui ont compris que les attaques contre les chrétiens ou les musulmans servent à détourner l'attention des vrais problèmes du pays, tels le chômage, la diminution de la qualité de vie et l'insécurité, doivent unir leurs forces et s'engager pour les valeurs démocratiques et laïques. La contribution des chrétiens dans le domaine de l'éducation et de la formation est bien connue et appréciée. C'est moins le cas pour l'engagement social des Eglises en

faveur des opprimés, des femmes, des membres des tribus et des démunis. Ceux qui détiennent le pouvoir en ont peur et tentent de combattre indirectement - sur le terrain religieux - les mouvements de libération. Les chrétiens ne doivent certainement pas se laisser intimider.

Ils doivent aussi travailler à dissiper les malentendus et rendre publics certains faits : que le nombre des chrétiens n'a pas augmenté mais plutôt diminué, passant de 2,6% à 2,3% entre 1971 et 1991 ; qu'il ne reste presque plus de missionnaires étrangers et que ceux qui sont encore là sont vieux. Ils doivent mieux expliquer ce qu'est un missionnaire, ce que signifie une conversion. D'une façon générale, les chrétiens sont trop repliés sur eux-mêmes et peu actifs en politique. Il y a, certes, des chrétiens excellents et doués parmi les scientifiques, les juristes, les médecins, etc., mais presque pas de politiciens.

Bien que le mot soit un peu usé, c'est le dialogue qui doit caractériser la tâche des chrétiens en Inde. Dialogue de la vie, de la collaboration, de l'expérience religieuse, de l'échange théologique. Dans ce dialogue, l'essentiel est d'insister plus sur les différences que sur les ressemblances. En d'autres termes, il s'agit de prendre l'autre au sérieux dans son altérité, dans ce qui fait sa différence. La tolérance est à ce prix. Sans elle la vie en commun n'est plus possible.

H. H.

(traduction : P. Emonet)

<sup>1</sup> Les éditions Gallimard viennent de publier, dans la collection de la Pléiade, une nouvelle traduction française de l'épopée du dieu Rāma, *Le Rāmāyana de Vālmīki*, sous la direction de Madeleine Biardeau et de Marie-Claude Porcher.

<sup>2</sup> Nous traduisons par « confessionnel » le mot anglais « communal », qui inclut les aspects religieux, sociaux et culturels d'une société (n.d.t.).

## Seattle: la dispersion

par Edouard DOMMEN, économiste, Genève

«Allons, dirent [les hommes]<sup>1</sup>, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel. Faisons-nous un nom»<sup>2</sup>... Le Seigneur descendit pour voir...  
«Eh, dit le Seigneur, ils ne sont tous qu'un peuple et qu'une langue et c'est là leur première œuvre. Maintenant rien de ce qu'ils projettent de faire ne leur sera inaccessible ! Allons, descendons et brouillons ici leur langue, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres !»  
De là, le Seigneur les dispersa sur toute la surface de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville.

Genèse 11,4-8

La conférence ministérielle de l'Organisation mondiale du commerce (OMC), qui s'est tenue à Seattle (Etats-Unis) du 30 novembre au 3 décembre, s'est terminée non seulement sur un échec mais en débandade. L'organisation en est restée sans voix : le 6 décembre, son site Internet<sup>5</sup> ne présentait toujours pas de communiqué de presse plus récent que celui daté du 2 !

L'OMC focalise toutes les oppositions à la mondialisation. Le sommet de Seattle leur a offert l'occasion de s'exprimer au pied de la tour, devant l'opinion mondiale, à un même moment. L'opposition en sort renforcée, la crédibilité de l'OMC en est atteinte, aux dires de *The Economist* - revue qui fait référence parmi les décideurs de la mondialisation - qui a longuement traité de l'échec de Seattle dans son numéro du 4 décembre.

On parlait encore récemment du *consensus de Washington*, la doctrine économique néo-libérale que l'OMC partageait avec deux grandes institutions internationales situées à Washington, la Banque mondiale

et le Fonds monétaire international (FMI). Malgré l'élaboration récente d'un *Cadre de développement intégré* commun aux trois institutions, le consensus s'effrite. Depuis quelque temps déjà, la Banque mondiale s'entrouvre à une conscience plus sociale. Le FMI a commencé à son tour ces derniers mois à tenir compte des ravages que ses politiques imposent aux pauvres. Dorénavant, les politiques des pays débiteurs du FMI seront régies par un *Cadre stratégique de lutte contre la pauvreté* contraignant, mais rédigé de concert avec le pays concerné. Le FMI prétend vouloir que chaque pays débiteur ressente ce document comme issu de sa propre volonté et non comme imposé. L'organisation internationale s'engage accessoirement à mieux respecter la diversité des situations, des structures et des sensibilités des différents pays. Bref, les agences de Washington se retirant sur la pointe des pieds, l'OMC se retrouve dans le rôle de Winkelried.

L'irréalisme de la vision de l'économie qui fonde les politiques de l'OMC est

maintenant patent. *A ceux qui prétendent que nous devrions arrêter notre travail, je réponds «dites cela aux pauvres, aux marginalisés du monde qui comptent sur nous pour les aider»,* s'est écrié Mike Moore, directeur général de l'OMC (*The Economist*, 4 déc., p. 54). Les pauvres qui comptent sur l'OMC pour les aider ne sont guère nombreux, car on ne nie plus que la mondialisation néo-libérale creuse le fossé entre riches et pauvres et augmente le nombre des pauvres, autant à l'intérieur des différents pays qu'entre eux.

### L'utopie et le monde réel

La phrase : *A chacun qui a, il sera donné et il sera dans la surabondance ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré* (Mt 25,30) décrit bien mieux que la fiction néo-libérale le fonctionnement de l'économie réelle, et le Jubilé propose une politique économique qui réponde efficacement à la tendance inhérente à toute économie laissée à elle-même d'enrichir les riches et d'appauvrir les pauvres : il faut sans cesse, de façon volontariste, donc hors du marché, redistribuer les accumulations des riches vers les pauvres.<sup>4</sup> D'ailleurs, ce débat repasse sur un chemin connu. Au début des années 1960, on se rendait compte que le système d'échanges modérément libérés que le GATT avait instauré une quinzaine d'années plus tôt rendait de bons services à plusieurs pays - les plus prospères - tandis que les pays pauvres ne participaient pas à cet essor. A cette époque, cela donnait du souci aux pays riches. Ils décidèrent qu'il fallait en déceler les causes et que cela ne pouvait se faire sans se mettre à l'écoute des pays marginalisés. On convoqua donc, en 1964, une Conférence des Nations Unies pour le commerce et le développement. La CNUCED s'institutionnalisa et s'établit à quelques pas du GATT, à Genève, afin de mieux pouvoir lui donner la réplique.

L'utopie néo-libérale suppose que de nombreuses conditions précises soient réunies. Ces conditions n'existent pas dans la réalité, à part, éventuellement, en quelques petits coins folkloriques isolés. Il faut, par exemple, que le prix auquel s'échange un produit ou un service corresponde à l'ensemble de ses coûts. Or, presque tout échange touche non seulement à l'acheteur et au vendeur, mais encore à des tiers : il génère des «externalités» qui échappent au prix. L'«externalisation» n'est pas toujours spontanée : l'acheteur et le vendeur partagent un intérêt à s'entendre pour «externaliser» un maximum de coûts sur des tiers. Il faut ici aussi agir hors du marché, réglementer, pour empêcher ce genre d'abus de pouvoir, actuellement très répandu.

Dans l'utopie néo-libérale, le coût de tout produit augmente à mesure que l'on en produit d'avantage. Par conséquent, dès qu'un fabricant augmente tant soit peu sa production, un nouveau producteur plus petit peut lui damer le pion en produisant meilleur marché. Cette utopie implique d'innombrables petits producteurs. Or, dans le monde réel, il coûte souvent moins cher de produire d'avantage. Celui qui réussit à vendre plus que ses concurrents récolte en prime une baisse des coûts qui lui permet d'augmenter encore plus sa part de marché et d'avancer vers le monopole. Le monopoliste n'a évidemment aucune raison, dans ces conditions, de baisser ses prix ; il augmente tout simplement ses bénéfices. On constate ainsi, ces dix dernières années, une augmentation de la part des bénéficiaires dans le produit économique du monde. La monopolisation croissante de l'économie est une conséquence normale de la déréglementation que prône l'OMC. Les méga-fusions qu'on nous annonce presque toutes les semaines en sont une manifestation. La naissance de Syngenta fut annoncée par coïncidence le 2 décembre. Issue de la fusion de deux



Manifestation à Genève contre l'OMC (mai 98).

géants de l'agrobusiness, elle sera numéro un mondial de la protection des récoltes et numéro trois des semences.

### Uniformisation culturelle

L'humain ne vit pas que de pain. Selon le pays, on vit aussi de riz, d'ignames ou de plantes qui n'ont même pas de noms en anglais ou en français. Depuis que Dieu a dispersé l'humanité sur toute la surface de la terre, les habitudes alimentaires sont aussi diverses que les langues. A part cette diversité, l'homme ne vit pas uniquement dans l'économie ; il vit de tout ce qui sort de la bouche du Seigneur (Dt 8,3). Les économies et les cultures sont imbriquées, mais l'économie ne recouvre en aucun cas l'entier de la culture.

Cependant, comme les bâtisseurs de la Tour de Babel, l'OMC cherche à étendre

son emprise et à imposer un modèle culturel unique, assorti à son modèle économique. Pour ne citer qu'un exemple, son volet TRIPS<sup>5</sup> cherche à imposer le modèle anglo-saxon de propriété intellectuelle sur des sociétés qui vouent aux connaissances un rôle social tout autre. Relevons en passant que pour établir des droits de propriété qui répondent aux conditions qu'impose le droit anglo-saxon, il faut se conformer à des procédures scientifiques en guise de rites (c'est bien ainsi qu'il faut les appeler) qui exigent le recours à des équipements coûteux provenant - ô surprise ? - des pays nantis. Par ce genre de tour de passe-passe, on exproprie le savoir d'autres cultures.

Revenons au pain. Manger est si primordial qu'il dépasse les contraintes du marché accessible seulement à ceux qui ont de quoi payer : la manne nous rappelle entre autres cela. Mais l'OMC n'y voit qu'achats et ventes.

C'est ainsi que Pascal Lamy, commissaire au commerce de l'Union européenne (UE), décrit le fonctionnement interne de l'OMC (*Le Courrier*, 4 décembre). Tout se règle en conclave fermés et selon une hiérarchie léonine. Un observateur a décrit les négociations de Seattle comme un tête-à-tête entre l'UE et les Etats-Unis. La tradition, reprise du prédécesseur de l'OMC, le GATT, veut que les grandes puissances s'entendent d'abord entre elles. Elles convoquent alors un nombre restreint de moyennes puissances, à qui l'on concède le droit d'apporter des retouches. L'accord ainsi peaufiné est ensuite présenté à l'ensemble des membres, mais si ceux-ci s'avisent à le remettre en question, on crie au scandale : on ne peut plus modifier ce qui est déjà l'aboutissement d'un long marchandage. Lorsque les délégués des pays en développement sont arrivés aux bureaux qu'on leur avait alloués à Seattle, ils les ont trouvés déjà occupés par les délégations pléthoriques des pays développés, ce qui illustre bien la nature des relations.

Le mécanisme de règlement des différends fait la fierté de l'OMC. Les décisions des arbitres ne peuvent être refusées que si tous les membres de l'OMC, y compris le gagnant de l'arbitrage, s'y opposent unanimement. Ce genre de procédé rappelle certains tribunaux du Moyen Age. Ces arbitrages imposent comme punition le droit d'imposer des sanctions à l'encontre du pays fautif. Evidemment, si le Nicaragua est le fautif et les Etats-Unis le plaignant, la punition est sévère, mais dans le cas contraire... On ne sera pas surpris d'apprendre que les Etats-Unis sont les plaignants à l'origine de la plupart des procédures, ni que ce pays gagne d'habitude.

*Ceil pour œil* constitue un principe que les chrétiens ressentent comme barbare, le Nouveau Testament insistant au contraire sur la nécessité de casser le cycle de la vengeance au moyen de la réconciliation,

du pardon : *Et moi je vous dis de ne pas riposter... Aimez vos ennemis* (Mt 5,38-44). Or, à l'époque de l'Ancien Testament, *œil pour œil* marquait un progrès majeur par rapport aux pratiques d'alors, où la vengeance allait plutôt s'élargissant. L'OMC se retrouve à ce stade primitif. L'Union européenne ne veut pas du bœuf américain aux hormones ? Les Etats-Unis prendront leur revanche sur des tiers qui n'ont rien à voir avec le conflit, notamment les éleveurs de brebis qui produisent le Roquefort. Du même coup, les puissantes industries chimique et agro-alimentaire prennent de la sorte leur revanche sur des petits.

### La tour ébranlée

Les défenseurs de l'OMC prétendent qu'elle représente l'ordre, valeur qu'il ne faut pas ébranler. L'apartheid représentait aussi un ordre juridique cohérent, et ce régime, son *ministre de la loi et de l'ordre* en tête, disait la même chose. Or, certaines valeurs sont plus importantes que l'ordre : *Le chaos vaut mieux que la marche forcée vers la pauvreté*, dit une observatrice de l'ordre international.<sup>6</sup> Cependant, puisque l'OMC prône la suppression de règles qui existent, notamment celles qui protègent les petits et les faibles contre les puissants, ce n'est sûrement pas le chaos qui constitue l'alternative à l'OMC.

L'essence du bon fonctionnement des échanges économiques est que tant l'acheteur que le vendeur se trouvent mieux après la transaction qu'avant. Les négociations de l'OMC ne fonctionnent pas selon cette logique. Non seulement machos, elles sont de tendance sado-maso. Chaque partie accepte de subir un dommage, pourvu que les autres s'en laissent infliger d'autres à leur tour. D'où l'aspect «partouze» de l'exercice : plus le nombre d'enjeux est élevé, plus on a de chances de

trouver des sévices au goût de chacun. Pour les mêmes raisons, rien n'est acquis avant que tout ne soit réglé. Ainsi, à Seattle, on avait peu ou prou bouclé le dossier de l'agriculture, mais comme il ne restait plus assez de temps pour s'entendre sur d'autres dossiers, tout a échoué. Preuve s'il en faut que l'accord sur l'agriculture était dommageable, puisque pris isolément il était inacceptable.

Etant donné le nombre de participants et la nature bizarre de l'entente à trouver, l'échec n'est guère surprenant. Les divergences d'intérêts étaient fortes, non seulement entre les grandes puissances mais encore entre les groupes de pression économiques au sein de chacune. Les petits pays ne voulaient plus se résigner au rôle de participants passifs que les grands voulaient leur assigner.

Outre ces participants directs, la société civile était bien présente, comme nous avons tous pu le voir à la télévision. Le chaos était bien dans la rue, refusant la marche forcée vers la pauvreté. On l'a appelé la première des manifestations postmodernes. Le nombre portait, plutôt que la cohérence des arguments, tant était grande la concentration d'idéaux contradictoires. Tous les ministres démocratiquement élus se disaient qu'assurément beaucoup d'électeurs étaient mécontents.

La société civile a bien retenu la leçon de l'Accord multilatéral sur les investissements (AMI) qu'elle avait fait échouer en 1998. Dans les deux cas, la mobilisation, l'échange et l'articulation des arguments furent rapides et mondiaux, grâce notamment à l'usage efficace de la toile (Internet). La négociation secrète de l'AMI a échaudé la société civile ; elle est désormais aux aguets lorsque les puissants font mine de se rencontrer portes closes. La vigilance reste de mise : ont-ils vraiment cessé de bâtir leur tour ?

E. D.

### En Suisse

La Communauté de travail Swissaid/Action de Carême/Pain pour le prochain/Helvetas/Caritas et la Déclaration de Berne ont protesté contre la position de la Suisse au Sommet de l'OMC, à Seattle. Afin de débloquer les négociations, notre gouvernement a collaboré à une déclaration commune avec l'Union européenne, la Hongrie, le Japon, la Corée et la Turquie. Ce projet ne tient pratiquement pas compte des revendications des organisations paysannes, de protection de l'environnement, de développement et des syndicats, expliquent ces ONG. Il ne fait notamment pas mention de l'élaboration d'une évaluation et d'une correction des règles de l'OMC en faveur des pays en voie de développement. En outre, une concession dangereuse a été faite aux Etats-Unis et au Japon : la création d'un groupe de travail sur les biotechnologies. *Un tel transfert dans ce secteur vers l'OMC serait très préjudiciable aux intérêts des pays du Sud et des consommateurs européens.*

<sup>1</sup> Il n'y a pas lieu d'esquiver ce mot dans le contexte de cet article : *The Economist* insiste sur le caractère macho des négociations à l'OMC (4 déc., p. 92).

<sup>2</sup> Une note de la TOB signale que ce verset traduit la tentation qu'éprouve l'homme d'assurer l'unité de l'humanité par un impérialisme politico-religieux.

<sup>3</sup> [www.wto.org](http://www.wto.org).

<sup>4</sup> Pour une explication plus détaillée, voir **Edouard Dommen**, *Heureux anniversaire Sisyphe ! Une analyse économique du mythe du Jubilé*, in *Foi et développement*, n° 272, mars 1999.

<sup>5</sup> Accord sur les aspects des droits de la propriété intellectuelle qui touchent au commerce.

<sup>6</sup> Nicole Bullard, de l'ONG Focus on the Global South, basée à Bangkok.

## Un minimum social d'existence !

par Christian KISSLING, Justice et Paix, Berne

*Toujours plus de personnes, surtout dans les villes, sont touchées par la pauvreté et l'indigence et recourent à l'aide sociale, ce «dernier filet» de la sécurité sociale. Contrairement aux bénéficiaires des assurances sociales, ces assistés se heurtent à des lacunes juridiques et organisationnelles. Ce vide législatif permet à la Confédération de se délester du poids de la paupérisation pour en charger communes et cantons, qui, eux, le supportent de façon inégalitaire. La Commission nationale Justice et Paix et l'Institut d'éthique sociale de la FEPS ont publié un document relatif à cette question. Il tente de montrer comment l'aide sociale pourrait être organisée pour mieux s'acquitter de ses tâches et plaide en la faveur de la création d'un revenu minimum d'existence. Le texte qui suit est tiré de ce document.<sup>1</sup>*

**D**u point de vue de l'éthique sociale, le fait de posséder implique une responsabilité sociale. La justice se mesure donc au principe suivant : les différences dans la répartition de la richesse doivent être gérées de telle sorte que même les personnes les plus défavorisées puissent profiter de l'aisance des privilégiés ; en outre, elles doivent pouvoir gravir les échelons de la société. Or, ce but fondamental de toute société libérale ne peut être atteint par de simples mesures correctrices de politique sociale au sens strict. L'aide sociale ne saurait compenser, par exemple, les déficits causés par la politique de la formation et de la famille. Comment faire alors pour que les personnes marginalisées non seulement gardent matériellement «la tête hors de l'eau», mais puissent aussi participer au progrès de la société ?

Outre le minimum vital qui assure la survie purement physique d'une personne, la société doit garantir à tous ses membres un minimum social d'existence. Il s'agit de la

sauvegarde de la «dignité de l'être humain». Celle-ci est violée lorsqu'une personne ne peut plus faire valoir ses droits, lorsqu'elle est dépendante de la charité d'autres êtres humains et exclue du développement social. Le minimum social d'existence implique que la personne soit en mesure de participer à la vie de la société. La charité et la miséricorde privées ne sauraient remplacer ici l'effort de la politique car il est impensable qu'une société démocratique puisse tolérer la marginalisation durable d'une partie de sa population ; au contraire, elle doit avoir un intérêt existentiel à l'intégration sociale de chacun de ses membres. Une société à deux vitesses non seulement nuit à l'économie à long terme, mais elle est aussi inadmissible d'un point de vue d'éthique sociale.

Or, différentes études montrent que depuis le milieu des années septante, les inégalités augmentent.<sup>2</sup> Le système de sécurité sociale suisse génère bien deux classes de solliciteurs : ceux dont les

risques sont «reconnus» et qui peuvent donc revendiquer des droits bien définis, couverts par les assurances sociales, et les autres, dont les risques n'entrent pas dans ces catégories, qui doivent s'adresser à l'aide sociale et qui deviennent ainsi des «cas sociaux». D'un point de vue d'éthique sociale, cette distinction n'a aucune légitimité : la raison pour laquelle une personne n'est pas en mesure de subvenir elle-même à son entretien ne doit jouer aucun rôle en terme de sécurité sociale.

En fait, l'aide sociale ne devrait se distinguer des assurances sociales que par un usage plus important des prestations immatérielles de soutien (conseils et mesures actives en vue d'une aide à l'autonomie), qui impliquent bien entendu une «contre-prestation» de la personne soutenue, à savoir des efforts actifs d'intégration.

Cette distinction entre assurés et assistés est d'autant plus inquiétante que le nombre des seconds ne cesse d'augmenter. Pourtant, entre 1990 et 1996, le total des dépenses des assurances sociales a augmenté d'environ 40%. Malgré cela, les dépenses publiques en matière d'aide sociale ont pratiquement doublé, passant de 1,5 à 3 milliards de francs. Cette indigence n'est pas un problème conjoncturel, mais structurel : l'aide sociale doit couvrir des risques sociaux d'un genre nouveau, qui ne sont pas pris en compte par les assurances sociales (fin du droit à l'assurance chômage, perte du «salaire nourricier» pour la femme et les enfants après un divorce, etc.).

Le fait d'avoir un emploi ne protège même plus nécessairement de la pauvreté. En 1992, environ 250 000 personnes vivaient dans un ménage où au moins une personne avait un emploi à temps plus ou moins complet mais touchait un revenu inférieur au seuil de pauvreté défini par la Conférence suisse des institutions d'action sociale (CSIAS).<sup>3</sup> Ce chiffre a très probablement augmenté

depuis. Par conséquent, l'aide sociale doit de plus en plus compléter le revenu insuffisant du travail.

Une question se pose d'ores et déjà : l'aide sociale est-elle tout simplement en mesure de remplir durablement et de manière fiable les tâches qui lui incombent ? Il est permis d'en douter, car malgré l'accroissement de sa signification, l'organisation juridique de l'aide sociale est restée pratiquement la même.

### Large place à l'arbitraire

A la différence des assurances sociales organisées au niveau fédéral, l'assistance publique est du ressort des cantons et elle est, pour une part essentielle, fournie par les communes, surtout en Suisse alémanique. Ce sont donc communes et cantons qui doivent assumer l'augmentation des demandes d'aide sociale. Or, celle-ci résulte en partie du démantèlement de notre système d'assurances sociales. Il y a de nombreux exemples de transfert de charges des assurances sociales vers l'assistance et, par conséquent, de la Confédération sur les cantons et les communes : le démantèlement des prestations de l'assurance chômage durant la période à fort taux de chômage des années nonante, l'échec de la diminution des coûts individuels des primes d'assurance maladie dans plusieurs cantons, l'élévation de l'âge de la retraite pour les femmes dans le cadre de la 10<sup>e</sup> révision de l'AVS. En fin de compte, les décisions politiques de la Confédération ont été cofinancées dans une mesure considérable par les budgets d'assistance des cantons et des communes.

Cette surcharge des communes et cantons pose des problèmes d'équité. Tout d'abord, entre subventionneurs : le processus de concentration de «cas sociaux» dans les agglomérations urbaines<sup>4</sup> conduit à une répartition inéquitable des charges.



*L'exclusion sociale démantèle une société.*

Ensuite, entre bénéficiaires. Il n'existe pas de règles homogènes valables pour l'ensemble de la Suisse en ce qui concerne l'aide sociale. En droit fédéral, on ne dispose toujours pas de définition du minimum social d'existence. Les directives de la CSIAS sur l'organisation et le calcul des prestations de l'aide sociale ont le statut de simples recommandations. Résultat, même lorsque l'évaluation des besoins d'assistance se base plus ou moins directement sur les directives de la CSIAS, il existe selon les cantons et les communes une disparité de traitement presque incroyable pour les bénéficiaires de prestations. Ainsi, une comparaison approximative montre que les barèmes de l'aide sociale

dans le canton de Genève sont environ 40% plus élevés que dans le canton de Fribourg.<sup>5</sup> Pire, les lois cantonales d'assistance ne contiennent souvent même pas de dispositions claires sur la manière dont les prestations d'aide sociale doivent être calculées dans les communes. Il en résulte qu'un ménage, par exemple dans le canton de Berne, peut toucher dans une commune 1712.– francs par mois, alors que dans une autre commune, le même ménage, avec le même revenu, ne touchera rien du tout. De telles injustices sont inadmissibles.

Ce n'est pas seulement le niveau mais aussi la qualité de l'aide sociale qui diffèrent fortement entre les communes. Les petites communes ne peuvent souvent pas s'offrir un service social professionnel, alors que dans les villes, il est beaucoup plus simple de faire appel aux services compétents de l'aide sociale.

Autre point négatif de notre système : on ne peut faire valoir aucune prétention juridique à une aide sociale d'un certain montant et d'une certaine qualité, comme c'est le cas pour les prestations des

assurances sociales. Aussi est-ce encore considéré comme infamant pour de nombreuses personnes de se rendre à l'assistance. Dans les petites communes, le conseiller communal responsable de l'aide sociale et la personne indigente se connaissent personnellement, ce qui a souvent un effet très dissuasif. En outre, de nombreuses personnes savent que les services sociaux peuvent se retourner contre les proches de la personne indigente (art. 328 ss. CC) et que dans la situation financière actuelle difficile, ils le font de plus en plus. Pour la plupart des gens qui pourraient faire valoir leur droit à des prestations d'aide sociale, il est donc tout, sauf

aisé, de se résoudre à frapper à la porte du service social. On évalue même que seule une personne sur trois qui auraient droit à l'aide sociale la demande (taux de non perception). Cela n'est pas seulement injuste, mais contre-productif : l'expérience montre que les chances de réintégration sont d'autant plus grandes (et par conséquent les coûts globaux d'autant plus bas) que le service social intervient rapidement.

### Objectif : une loi fédérale

Plusieurs des problèmes énumérés au paragraphe précédent pourraient être mieux abordés si notre pays disposait d'une loi sur l'aide sociale. Il n'est aucunement question de retirer l'aide sociale aux cantons et aux communes pour en faire une tâche de la Confédération. Il s'agit plutôt de créer des bases, des critères et des dispositions valables pour l'ensemble du pays. Une péréquation financière devrait être créée entre les cantons dont les charges pour l'aide sociale sont inégales. Les cantons seraient habilités à introduire également une péréquation des coûts entre leurs communes. Il faudrait, en outre, attribuer à la Confédération une responsabilité plus large dans cette composante toujours plus importante de la sécurité sociale, puisque des décisions politiques prises au niveau fédéral ont influencé très directement les dépenses des cantons et des communes pour l'aide sociale. L'AVS et l'AI pourraient être prises comme modèles d'une loi sur l'aide sociale, non seulement en ce qui concerne les prestations, mais aussi le financement.

Une telle loi fédérale sur l'aide sociale devrait définir un minimum social d'existence en deçà duquel on a le droit d'être aidé par des services sociaux professionnels, si nécessaire intercommunaux, dont les décisions pourraient faire l'objet de recours.

Et enfin, point crucial de l'aide sociale, elle s'appliquerait à garantir la participation

sociale de tous les groupes de population. Il s'agit de permettre aux indigents d'entretenir des contacts sociaux, de les soutenir dans leurs démarches d'intégration dans le monde du travail (pour les personnes en état de travailler). Pour cela, il faut bien davantage qu'une simple aide financière. Un conseil et un accompagnement compétents des personnes marginalisées et de leurs proches sont également indispensables. Une loi fédérale sur l'aide sociale devrait rendre ce soutien accessible à tous, partout dans le pays.

Un tel discours hérissera peut-être ceux qui parlent d'une « pléthore » de l'Etat social. Ce serait oublier que le progrès économique et social des dernières décennies a sa contrepartie : le rejet de groupes sociaux entiers en marge de la société. La question de l'organisation de l'aide sociale est donc déterminante pour savoir si nous voulons vivre dans une société où tous peuvent trouver leur place, ou dans une société où règne la loi du plus fort.

**Ch. K.**

(adaptation L. Bittar)

<sup>1</sup> **Christian Kissling et Roland J. Campiche**, *Le dernier filet de la sécurité sociale. Réflexions éthiques sur l'amélioration de l'aide sociale*, Institut d'éthique sociale de la FEPS et Commission nationale suisse Justice et Paix, Berne/Lausanne septembre 1999, 12 p.

<sup>2</sup> **René Lévy et al.**, *Tous égaux ? De la stratification aux représentations*, Seismo, Zurich 1997.

<sup>3</sup> **Caritas Suisse**, *Les working poor en Suisse : ils sont pauvres et pourtant ils travaillent*. Prise de position de Caritas Suisse, Lucerne 1998, basé sur **R.E. Leu, S. Burri, T. Priester**, *Qualité de vie et pauvreté en Suisse*, Berne 1997.

<sup>4</sup> **A. Cunha, J.-P. Leresche, I. Vez**, *Pauvreté urbaine. Le lien et les lieux*, Réalités sociales, Lausanne 1998.

<sup>5</sup> **C. Regamey et H. Gropetti**, *Minimum pour vivre. Etude de diverses normes*, La Passerelle, Lausanne 1999, 246 p.

## Absurdité des conflits religieux

Si Dieu il y a, il ne peut y en avoir qu'un seul pour la simple raison que nous entendons par Dieu le Transcendant, le Tout Autre, qui est au-delà du spatio-temporel et de ce qui est, ce quelque chose que, par analogie, on doit appeler un «Celui» et qu'on formulerait peut-être le mieux en allemand : *die Ur-Intelligenz und das Ur-Gewissen*.

Chaque fois qu'on a voulu prouver l'existence de Dieu, on a été victime d'un système philosophique qui, avec le temps, s'est avéré pour le moins boiteux, parce que partant de connaissances scientifiques de l'époque. Il était difficile au XII<sup>e</sup> siècle de dire mieux que Thomas d'Aquin, mais lui-même n'écrirait plus maintenant ce qu'il a formulé dans ses cinq voies. Il est plus que probable qu'on pourra de moins en moins «prouver» l'existence d'un Transcendant. Toutefois, ce que nous pouvons faire, sans recourir formellement aux données de la science, tout en ne les contredisant pas, c'est, sur la base du mystère de l'être lui-même et de notre propre expérience de vie, en arriver à des postulats de probabilité, voire de nécessité d'une Transcendance. Même une foi qui atteint l'état d'une union spirituelle privilégiée avec le Transcendant - qu'on appelle état mystique - ne peut dédaigner ce modeste support ou point de départ qui nous est offert par notre réflexion et dont le commun des mortels a besoin. Il faut faire la nette distinction entre des preuves et d'éventuels indices, convergences ou autres signes virtuels. Il y a eu, hélas, trop de fausses mystiques qui n'étaient autres que de la supercherie, du simplisme ou de la sentimentalité poussée à l'extrême.

Ce qui précède doit nous convaincre du caractère odieux, ridicule et absurde de toute lutte ou dispute religieuse. Il est assez normal que le Transcendant unique ait été perçu de façon différente selon les époques et les cultures, et même différemment au sein d'une même culture. Chaque conflit religieux est la manifestation d'un athéisme qui s'ignore. En tant que chrétiens, nous devons tous nous rapprocher les uns des autres. De grands progrès ont été faits mais il y a encore des milieux qui prétendent avoir le monopole de la vérité. Tant qu'on n'a pas confiance en la sincérité et la lucidité de l'interlocuteur, un dialogue est impossible. En tant que catholiques, nous devons commencer par nous rapprocher les uns des autres. Il nous faut un œcuménisme *intra-muros*. Jacques Gaillot et Alvaro del Portillo<sup>1</sup> devraient se traiter en frères ; Hans Kung et Georges Cottier<sup>2</sup> pourraient faire de même.

Si le Seigneur me donne encore la force pour faire quelque chose, c'est dans le domaine de l'identification des postulats d'un Transcendant et de l'œcuménisme *intra-muros* que je m'efforcerai d'être utile.

**Chanoine Joseph Moerman**  
Genève

<sup>1</sup> Préposé de l'Opus Dei.

<sup>2</sup> Théologien du pape.

# Les malheurs de l'Helvétie

par Guy-Th. BEDOUELLE o.p., Fribourg

*Jonas et Lila, à demain*, d'Alain Tanner  
*Beresina*, de Daniel Schmid

Il y a eu naguère un cinéma suisse. Non qu'il n'y ait toujours des films réalisés en Suisse par des réalisateurs suisses, mais on ne trouve plus ce qui existait dans les années 1970-1980 : un mouvement, un courant, moins une école qu'un souffle, dirais-je. Il était possible alors de voir simultanément, en Romandie, des films de Tanner, de Goretta, de Soutter, de Patricia Moraz, de Reusser, de Schupbach et d'autres, Godard navigant entre le Léman et la Seine sur son esquif personnel en des méandres toujours plus accentués. En Suisse alémanique, avec moins de cohésion peut-être, Dindo, Murer, Koerfer, Dani Lévy, plus proche de l'Allemagne, et surtout Daniel Schmid qui proposait une œuvre d'une grande cohérence.

En 1976, Alain Tanner réalisait *Jonas qui aura vingt-cinq ans en l'an 2000*, dont le titre, quoi qu'en disait cette critique de la société, sonnait comme un pari sur l'avenir. Un quart de siècle après, où en est-on ? La production s'est raréfiée, même si certains réalisateurs continuent vaillamment à produire. Bien peu de nouveaux noms ont émergé. Wolfgang Panzer, qui tourne en anglais, a eu un succès surprenant avec *Broken Silence* et le mérite, l'année dernière, de changer totalement de genre avec *Bill Diamond*, une œuvre qui, loin d'être inintéressante, a pourtant recueilli peu d'échos. En fait, seuls deux

réalisateurs suisses ont acquis et gardé une réputation européenne : Alain Tanner et Daniel Schmid. Tous deux viennent de nous proposer des œuvres dont le cadre est la Suisse contemporaine.

*Jonas et Lila, à demain* n'a pas de continuité avec le film de 1976. De ce jeune homme de vingt-cinq ans, on ne saura rien de son passé, sauf qu'il vient de réussir une école de cinéma, dont il est passionné. Et puis, quand même, que, dès l'enfance, lui et sa jeune femme Lila, qui vient du Sénégal et a été adoptée par un couple suisse, se sont *voués un amour éternel*. Cela se passe à Genève, dans les premiers mois de l'an 2000.

Le film n'est pas facile à décrire, ni à aimer, parce qu'il a un côté à la fois rugueux et lisse qui empêche de s'y retrouver et de s'y attacher, au double sens du terme. C'est une *mosaïque*, selon l'expression de Tanner lui-même. Ce qui nous vaut des moments ennuyeux et vides, d'autres émouvants, certains magnifiques dans leur ampleur, spécialement lorsque sont filmés des fleuves ou des ports, ces plans *justes* où Tanner voit l'essence du cinéma. Après tout, ce mélange d'agréable et d'amer n'est-il pas comme le reflet de la vie même ?

Notre fin de millénaire est bien là, avec ses thèmes parfois traités avec naïveté ou sans inspiration, ou au contraire éveillant chez tel spectateur un écho profond. Il y a



«Jonas et Lila, à demain».

d'abord le rapport des générations. Sans généalogie, Jonas va s'en fabriquer une auprès d'un cinéaste retiré à Marseille, qui le rabroue et l'entoure, sombre dans la splendeur du soleil du Midi. Il y a aussi le père adoptif de Lila, dont la passion consiste à jouer aux courses, ou plutôt à perdre. Ensuite, on trouve l'inévitable attrait de l'extérieur. Si la gratuité et la joie simple de Dakar sont opposées un peu facilement au sérieux pesant et triste de la Suisse, il y a aussi l'étrangère qui débarque dans la vie de Jonas et de Lila, l'énigmatique ou trop simple Irina, comédienne russe, qui doit payer cher son droit au passeport helvétique en louvoyant dans le milieu de la mafia, de la pornographie et de la prostitution.

Comme dans une tapisserie, tout s'entrecroise sous forme de questions : l'amour, la fidélité, l'érotisme, le jeu, la critique de la société, le rôle de l'image, souvent à l'aide d'autocitations, c'est-à-dire de situations déjà présentes dans les œuvres antérieures de Tanner, mais aussi de lectures de textes, à la Godard, puisque Lila est passionnée de livres. Le

film dénonce sans grande originalité les imperfections et la décadence d'un pays en proie au capitalisme : pollution, standardisation, médiocrité de l'art, etc. Rien de bien nouveau, et pourtant, dans ce bouillonnement brouillon, quelque chose nous retient. Il me semble que ce sont les trois jeunes acteurs et la manière dont l'artiste les regarde. La mobilité de leurs visages et de leurs corps telle

qu'elle est captée par Tanner est beaucoup plus intéressante que leurs personnages. Elle dit que, pour le demain incertain, tout reste ouvert.

Cette fragilité et cette incertitude manquent au film de Daniel Schmid. Le cinéaste grison a choisi de rompre avec l'esthétisme vénéneux, somptueusement distillé et illustré qui donne sa précieuse unité à son œuvre. Avec *Beresina*, il a tourné une sorte de farce grotesque centrée sur la Suisse alémanique. Là aussi, tout se condense autour d'une ravissante call-girl russe qui ne cherche qu'à acquérir la nationalité suisse afin de faire venir toute sa famille. Manipulée par toutes sortes de groupes d'intérêts, elle déclenche le désordre total en Helvétie. Mais la charge est trop grosse et fait long feu.

Au-delà du désenchantement et de la caricature, quel cinéaste saura - et Tanner n'en est pas loin - filmer le malheur de ne plus savoir être heureux, mais aussi le rêve encore obscur d'un bonheur différent dans l'Helvétie de demain ?

**G.-Th. B.**

# Destin d'une communauté israélite

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

*Une Synagogue à la campagne*, de Franz Rickenbach

J'ai beaucoup aimé le film de Franz Rickenbach, *Une Synagogue à la campagne*, qui prend pour sujet la disparition, ou devrais-je dire plutôt, le déclin de la petite communauté israélite de Delémont. C'est un film clair, simple et tendre comme les collines, et d'une belle violence intérieure, la seule qui touche. Pendant deux heures et quart, nous voyons se tourner les pages d'un album de famille. Il faut remonter aux frères Taviani ou aux films de Jacqueline Veuve pour retrouver un si bon mixage entre trois modes de narration fonctionnant ensemble : le témoignage, le récit autobiographique par personne interposée, et l'interview filmée. La seconde qualité de ce film est son homogénéité narrative et visuelle. Vous ne trouverez pas une scène, dans *Une Synagogue à la campagne*, pas un plan, qui ne se rapporte directement au sujet. Je pense aussi au cinéaste anglais Terence Davies, qui sut donner à ses chroniques d'un monde disparu une valeur iconique.

Je suis sorti de ce film tout songeur. Il me fallut me rappeler l'un après l'autre chacun de mes émerveillements. D'abord, la très belle architecture de cette synagogue construite vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand des juifs, venus d'Alsace, essentiellement, s'installèrent et prirent racine dans la partie francophone du Jura. C'étaient, pour la plupart, des marchands de bestiaux, commerçants ou marchands de tissus.

De cette communauté israélite delémontaine, il ne reste aujourd'hui que sept survivants : deux hommes et cinq femmes, tous gens âgés bien sûr. Leurs enfants ont quitté la Suisse ou n'ont eu que des filles. On les voit tour à tour réunis dans la synagogue comme des gens qui poseraient pour une photo de famille, ou évoquant dans leur intimité l'avenir incertain de leur communauté ou leurs souvenirs encore très vivaces. Robert Lévy, ancien ingénieur et fils d'ingénieur, est le chef de cette communauté. C'est un esprit fin et ferme, une âme déliée. En secondes noces, il a épousé une protestante, et il confesse sans ambages que s'il avait eu le choix, il aurait préféré être bouddhiste, mais que né israélite, il vit et mourra en israélite. Leur foi à tous semble à peu près intacte.

Certains de leurs enfants renouent aujourd'hui avec une pratique plus stricte et plus assidue et une observance plus rigoureuse du sabbat que cela n'avait été le cas, pour tels ou tels de leurs parents, au temps des vaches grasses et de l'essor économique de l'immédiate après-guerre. Devant la mort, ils semblent tous sereins. L'une des deux dames avoue même avec une joyeuse fierté sa foi en l'immortalité de l'âme. Elle eut, il est vrai, fort affaire pour s'implanter comme bru au sein de sa belle-famille, quand le plancher de leur domicile ne se distinguait guère de celui des vaches...

G. J.

## Le sentimental, l'obscène et l'amoureux

par Valérie BORY, journaliste, Lausanne

*L'Ami riche*, de Matthias Zschokke

*Décadence*, de Steven Berkoff

*La fausse suivante*, de Marivaux\*

Trois auteurs joués en Suisse romande : un Alémanique, un Anglais, un Français. Trois styles, trois façons d'utiliser la scène, de voiler, de faire exploser ou danser les mots, trois visions du monde.

Matthias Zschokke, auteur suisse vivant à Berlin, est un jeune écrivain comblé et reçoit des prix pour ses œuvres littéraires. Il a également réalisé trois films. Le Théâtre Kléber-Méleau, à Lausanne, a présenté en création française, en octobre dernier, *L'Ami riche*, une pièce à quatre personnages qui se cherchent mais ne se trouvent pas.

Un architecte sans travail, accompagné de son amie Rosa, décide d'aller trouver un vieil ami en Toscane qui vit retiré et désenchanté dans une villa au-dessus d'un lac, lit Catulle et héberge par tradition familiale une poétesse fantasque et délicieusement détestable. D'abord réticente, Rosa l'accompagne et ils passeront quelques jours choyés et inactifs en compagnie de l'Ami, qui refuse de donner le coup de pouce professionnel (un poste à Caracas) qui tirerait l'architecte de la précarité, mais propose au couple de venir s'installer auprès de lui, pour tromper son ennui.

- *Quel bel été.* - *Et rien à se dire.* Deux répliques pour des personnages désabusés. Il ne se passe rien dans ce théâtre du non-dit, sinon une attirance vite étouffée entre Rosa et *L'Ami riche*, qui demeurera seul. Ses hôtes le quitteront au bout de quelques jours, tout comme la poétesse. Ne subsiste pour le spectateur qu'une atmosphère tchékhovienne qui baigne la pièce dans une douce mélancolie, le jeu subtil de Jean-Marc Bory (sans lien de parenté avec la signataire), et celui, nerveux à souhait, de la peste de service, Sophie Lukasik. Voilà une pièce où les personnages sont impuissants à modifier les rapports qu'ils nouent. Ils ne peuvent que rester ou partir, incapables de faire autre chose que de glisser à la surface des choses. Quelques bribes de passion éclatent de-ci de-là, au détour d'un échange verbal, et l'on se dit qu'il est bien difficile de faire du théâtre avec des sentiments flous.

\* Mise en scène Yves Beaunesne, créée au Théâtre de Vidy-Lausanne en novembre 1999, en tournée au Théâtre de la Ville (Paris), du 22 février au 18 mars 2000 (☎ 01 42 74 22 77).

## Prolos et parvenus

Aux antipodes de ce théâtre du retenu, où tout est dans l'esquive, une pièce déflagrante de Steven Berkoff, *Décadence*, a été montée au Théâtre du Grütli, à Genève, en novembre dernier. Deux couples illégitimes, l'un bourgeois, l'autre prolo, joués par les deux mêmes comédiens qu'une brève extinction de lumière fait passer d'un univers à l'autre, déroulent leur vie au jour le jour. Un déballage où la sexualité apparaît comme le dernier refuge d'un amour dévoyé, d'où a disparu l'expression de l'amour (on ne dit pas, *je t'aime*). Voici montré le sexe comme exutoire, la sexualité comme un passe-temps chez des couples partageant un même cynisme existentiel.

Berkoff a compris que la représentation, sur scène comme au cinéma, de la sexualité ne peut plus aller dans le sens d'une transgression. Il la montre comme elle est en train de devenir : une activité de loisirs. On fait l'amour comme on va au fitness. L'auteur répercute sur scène les comportements d'une société qui a choisi le sexe comme symbole de libération des mœurs et blason du progrès. Les personnages de Berkoff oublient de penser et jettent à cru leurs pulsions comme leurs fantasmes. Leur langage brut charrie la haine des classes les unes pour les autres et les prolos, aussi abjects que les parvenus, n'ont même pas l'excuse de leur condition de vie, dans une Angleterre où se côtoient sans se voir riches et pauvres.



Valérie Blanchon et Aline Le Berre dans «La fausse suivante».

Les acteurs récitent une suite de monologues longs et difficiles, qui signent la langue foisonnante de Berkoff, où quelques paillettes de poésie brillent d'un éclat singulier parmi les mots d'argot et les termes orduriers.

## Les cœurs en cristal

Le théâtre de Marivaux est une brillante partition où les sentiments s'inscrivent comme des notes sur une portée. On ne s'étonnera pas de voir tant joué l'auteur de l'éblouissement amoureux à

cette période charnière entre deux millénaires, lourde d'interrogations.

Dans *La fausse suivante*, une jeune femme bien née, promise au beau Lélío, se travestit en chevalier pour chercher à savoir les vraies inclinations de ce dernier. Elle courtisera la Comtesse, à qui Lélío fait la cour, découvrira la duplicité de Lélío et son sens du lucre et les dévoilera à son tour à la Comtesse. Celle-ci, dans un dénouement cruel, perdra l'un et l'autre amours, en découvrant l'identité féminine du Chevalier dont elle s'était éprise.

Le jeu sur l'identité masculine/féminine du Chevalier fait naître un trouble qui transcende les apparences du costume. Le mystère de l'amour est touché à la pointe de l'épée et donne à penser qu'on aime un être au-delà de sa représentation sexuée. Les codes de la société y mettent bon ordre, mais le trouble demeure. C'est à une mise en abîme des sentiments qu'on assiste dans cette pièce subtile. Yves Beaunesne fait jouer ses comédiens, véritablement remarquables, sur la grâce des gestes et la fougue des déplacements. Sur le ralenti et sur la vitesse. Il y ajoute un jeu d'ombres qui, loin d'être superflu, laisse entrevoir l'invisible, et peut-être l'âme, sous la charpente des personnages. Les objets et accessoires prescrits aux acteurs, tout comme la posture de leurs corps, indiquent une psychologie des personnages (cruauté, séduction, dissimulation, lucre). Le son d'un quatuor à cordes annonce les scènes par quelques accords ou notes étirées qui donnent la couleur - mélancolique, étrange ou dramatique - aux scènes.

Joué avec les excès de la passion, ce Marivaux est un petit chef-d'œuvre d'intelligence et de beauté. Que les lecteurs qui se rendent à Paris, où il sera ensuite joué, ne le ratent pas.

V. B.

### □ Matthias Zschokke

*Les Alphabètes*

mise en scène Martine Paschoud  
du 18 janvier au 6 février,  
à la Comédie (Genève).

L'auteur alémanique crée coup sur coup deux pièces en français : *L'Ami riche* (voir ci-contre) et *Les Alphabètes*. Il aime la tradition théâtrale française où *tout ce qui a été écrit est joué*, explique-t-il. Car en Allemagne, *on coupe toujours*. C'est pourquoi Zschokke ne va jamais voir ses pièces là-bas, ne le supportant pas.

Les personnages de Matthias Zschokke se manquent constamment. *Comme si dans un film l'image et le son étaient décalés et les protagonistes aussi, les uns par rapport aux autres. C'est asynchrone*, dit-il. Cette situation revient dans *Les Alphabètes*, ces gens qui lisent encore, qui croient aux mots, à la parole. *Ce sont des fossiles*. Ici, une femme écrivain, bien que reconnue par la critique, n'arrive pas à vivre de son art. On y côtoie aussi une commissaire de police, plus connue en tant que sœur d'un assassin, et un jeune homme, figurant et bouffon dans les cénacles «culturello-mon-dains». Il deviendra le prochain lauréat littéraire, alors que la jeune femme aura tu son désir d'écrire.

Martine Paschoud aime *le mélange de cocasserie et de tendresse (...) de Matthias Zschokke, une forme d'humanité rare, et surtout, sa manière subtile de traduire la réalité, jusqu'à créer un décentrement. Ce n'est pas un briseur de formes. Il fait parler ses personnages juste un peu à côté*. Pour elle, l'univers de Zschokke est «implosif». *C'est un esprit qui fuit. Il faut essayer de l'attraper, on n'y réussit pas toujours*. Excitant défi pour un metteur en scène. *Il y a une grâce chez lui, un tragique léger, une propulsion au rêve, à la poésie*. Et elle rend hommage au traducteur Gilbert Musy, décédé en 1999, grâce à qui nous connaissons un peu mieux la littérature alémanique et Matthias Zschokke.

# Georges Bataille, un mystique sauvage

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Du feu qu'allumèrent les prophètes flamboyants de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> (Nietzsche, Bloy, Chestov, Artaud, Céline, Bernanos, Breton, Bataille), quelles braises encore rougeoient et brûlent ? Sommes-nous ici-bas pour être sérieux et construire l'avenir, ou, assis sur le bord du chemin, nous laisser engloutir dans l'abîme gratuit et intime de l'instant, nous perdre, être émus, pleurer et rire ? Ce qui est le contraire de la tâche que Spinoza proposait au philosophe : *neque lugere, neque ridere, sed intellegere* (ne pas mentir, ne pas rire mais comprendre). C'est la question enchantée qui sans cesse revient sous la plume de Georges Bataille.

L'auteur de *La Part Maudite*, de *L'expérience intérieure* et de *La Littérature et le Mal* naquit à la littérature dans les tumultes du surréalisme. Tumulte, fièvre et fête sont essentiels chez lui. Georges Bataille est évidemment le contraire d'un auteur religieux, je veux dire par là édifiant. Il n'est même pas vraiment philosophe dans la mesure où l'avidité de vivre l'emporte chez lui sur la lucidité éblouie de connaître. La vérité du désir, une sorte d'extase le sollicitent. Ce mouvement excessif de la vie humaine, plein d'audace et de déraison dans son essentielle précarité, et cette extase répondent à une démarche résolue allant dans le sens de la nuit. Démarche libre et mélancoliquement fière. Il est grave et frémissant dans son

plaisir, terrible et tendre dans sa joie, exigeant dans sa morale. Il n'a pas l'effacement de ceux qui composent, se plient et renoncent à vaincre. Il rit avec l'enfant et n'est jamais le triste sire, plein de moralité et de raison, qui cède à l'amertume de la sagesse et de la logique. Il appelle l'énergie, jamais la dépression.

Il est né, disais-je, à la vie littéraire dans les tumultes du surréalisme, mais il descend plus essentiellement de Baudelaire et de Nietzsche. Il n'est pas seul, il a des frères et des sœurs : une société secrète littéraire et maudite. Ils ont pour nom : Sade, Blake, Emily Brontë, Michelet, Kafka, Jean Genêt. On pourrait leur adjoindre quelques mystiques et le Luther de la révolte contre la Loi et les Œuvres. L'instant est tout, selon lui, et c'est dans l'instant que la femme est tout et que l'enfant habite. L'instant, c'est l'irruption, le rire et les pleurs de joie de l'éternité dans le temps, c'est-à-dire l'enfance, ou encore, selon son expression, *l'approbation de la vie jusque dans la mort*.

L'existentialisme de Bataille n'est pas humanisme mais une variante insolite de la théologie, ou plus exactement de l'athéologie. Bataille vole le nom que se donne la société sacrée et le retourne contre la société laïque. Ou plutôt, il répudie les deux pour fonder celle, primesautière, de l'enfance retrouvée qui ne repose sur aucun fondement, si ce n'est celui de la légèreté de l'être.

Le résultat est une mystique sans dieu, sans au-delà (au sens où l'au-delà serait la récompense d'un travail ou le fruit d'un effort poursuivi dans le temps), comme sans vanité (celle qui accompagne nécessairement toute action), uniquement dédiée à la chance, au jeu, aux aléas, à l'intimité, à la gratuité, à la légèreté (on retrouve Nietzsche), absolu posé sur la tête d'épingle de l'instant miraculeux ou enfoui dans l'abîme sans fond ni fin.

### Liberté de l'enfance

Bataille a dit : *La littérature, c'est l'enfance retrouvée*. Il a dit aussi : *La littérature, c'est le Mal*. La littérature est donc la transgression de la loi morale. L'enfance appartient au royaume du mal et l'adulte à celui du bien, royaume du temps et de la durée, de la construction, de la réussite et de la responsabilité. La littérature n'est pas innocente, et coupable elle doit s'avouer. L'action et le travail seuls ont des droits. L'enfance qui aurait des droits, qui gouvernerait, aurait-elle une vérité ? L'écrivain est seul dans la solitude de la passion. Il a le tragique privilège d'être placé en un point de l'être où la mort et la vie, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le dicible et l'indicible, le bien et le mal, la douleur et la joie cessent d'être perçus contradictoirement. Ce point de fuite, une littérature violente et la violence de la mystique le désignent tous deux comme le royaume de la souveraineté sauvage et hirsute de l'échec que seuls ravissent les violents.

C'est l'honneur de Georges Bataille que d'avoir accordé à ces fêtes du non-sens et de la nuit la valeur qui leur est due. Il en restitue la chaleur humaine qui est moins celle des corps que des cœurs. Bataille doit être honoré d'en avoir parlé avec le tremblement d'un cœur qui porte en lui l'espoir et le désespoir qui sont notre lot. Chevreuril aux aguets arrêté dans la clairière, il parle de ces

verts instants vertigineux en évangéliste tremblant et émerveillé (rien en lui du pessimisme philosophique ou du nihilisme désabusé d'un Cioran, me semble-t-il). Il ne chante pas les mondes ni les astres, mais toutes les possibilités en nous, hors du monde et des astres, comme l'écrivait Apollinaire. Sa tâche fut de rendre à la gracieuse inconduite animale en nous la langue poétique et savante que lui refuse le non-être social, et de retrouver sous les cendres de la pensée discursive ce que le désir de durer et de nous perpétuer nous oblige à fuir.

De la littérature, on doit attendre qu'elle vous sauve ou qu'elle vous perde (c'est au fond la même chose, puisqu'il s'agit toujours de lâcher prise). Et c'est cela que Bataille voulait dire quand il écrivait : *La littérature est l'essentiel ou n'est rien*. Le sujet de ses livres est la révolte du maudit, que le destin et l'âge adulte ont chassé de son royaume et que rien ne retient de retrouver. L'enfant est ce refus de renoncer à cette liberté sauvage que n'ont pas amoindrie les lois de la sociabilité. La société, s'ordonnant de manière à rendre possible la durée et la reproduction, s'oppose au libre jeu de la naïveté de l'enfance souveraine.

Or, pour Bataille, qui a gardé du catholicisme une certaine grammaire, les terreurs et les frissons, le goût du merveilleux, une dramaturgie et les signes liturgiques, il existe une équivoque dans le christianisme entre Dieu, la raison (fondée sur le calcul de l'intérêt), la morale (c'est-à-dire la conservation et la perpétuation de l'espèce) et la béatitude céleste (conçue comme la récompense d'un effort ou le fruit d'un travail qui s'inscrit dans le temps). *On file son salut comme on file sa laine, selon les principes du monde du travail et de la production, en vue d'un résultat à venir, qu'il ait lieu ici-bas ou dans l'au-delà*. Et Dieu ou le divin est dans cette perspective subordonné et sacrifié à la morale. La morale, liée aux œuvres et à la production, s'oppose au monde de l'intimité imprévisible, gratuite et anarchique du divin.

Dans son innocence et sa culpabilité indestructibles, la littérature est, selon Bataille, une émotion contagieuse qui se propage d'artiste en artiste. Elle est la poésie sans préméditation et sans public, à laquelle les enfants et les amants ont refusé de se fermer.

*Ensevelie souffle coupé  
Dans ses baisers l'éternité  
Comme une fête puérile*

*Née d'un sourire de la nuit  
Rit joue jouit pleure et s'oublie  
Dans une bouche juvénile.*

G. J.

□ **Georges Bataille**, *L'apprenti sorcier, Textes, lettres et documents (1932-1939) annotés par Marina Galetti*, Edition de la Différence, Paris 1999, 614 p.

**Au milieu de ma vie, je suis mort et j'attends  
Que toute ma tendresse en tristesse se mue,  
Fantôme que de chair Tu avais revêtu,  
Quand Tu m'avais prêté ce talent d'exister  
Qu'insensé je n'ai su ni n'ai pu exploiter.  
Et la mélancolie assise sur un banc  
Tourne vers moi les yeux sans s'approcher de moi,  
Car tous mes paradis tremblent ou sont rassis.**

**Suis-je encore Ton fils moi qui ne suis pas mon frère ?**

**Je m'éloigne de moi, j'avance à reculons  
Sur le chemin royal où je tremble à me voir.  
Ivrogne fastueux, précaire et miséreux,  
Quand serai-je moi-même et délivré de moi,  
En plus moi que moi-même enfin transfiguré ?**

**Si je ne puis m'atteindre, où puis-je Te trouver ?**

**Faut-il que je sois mort, pour me voir apparaître ?  
Et quand je serai mort, verrai-je Ta lumière,  
Tel un ange penché sur le sommeil d'un corps ?  
Verrai-je Ta lumière au bout du corridor  
Ruisseler sur mes mains comme au fond d'un bois d'or ?**

**Gérard Joulié**

## Pour éclairer l'Ancien Testament

**Olivier Artus, Damien Noël**, *Les Livres de la Loi : Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome\**

**Alain Marchadour**, *Genèse\*\**

**Jesus-Marie Asurmendi, Joëlle Ferry, Alain Fournier-Bidoz**,

*Les Livres des Prophètes, II, Ezéchiel, Daniel, Les douze petits prophètes\*\*\**

La Bible n'est pas un livre facile à entendre ou à lire. Combien de fois ne sommes-nous pas arrêtés par un passage incompréhensible ; combien de paroles obscures, de traits invraisemblables, de propos insoutenables... attribués à Dieu ! Mais aussi, combien de récits admirables, tour à tour énigmatiques et attirants, que nous aimerions approfondir comme une source vers laquelle on retourne sans cesse. On saura gré aux éditions Bayard et Centurion et aux auteurs du service biblique «Evangile et Vie» de proposer désormais un commentaire pastoral des livres de l'Ancien Testament. Après l'entreprise réussie du commentaire des livres du Nouveau Testament, en dix volumes, les trois premiers concernant le Premier Testament sont parus récemment.

Les auteurs sont des exégètes français, très bien informés des difficultés du texte

mais pas nécessairement des spécialistes des livres qu'ils commentent. Rédigeant un commentaire pastoral, ils n'entrent pas dans des discussions de spécialistes. Chaque livre est présenté en quelques pages, puis les exégètes expliquent les passages retenus par les lectionnaires des dimanches et fêtes et des célébrations de semaines de la liturgie catholique. Il ne s'agit donc que d'extraits des livres bibliques. Néanmoins, lorsque le lectionnaire, en éliminant des versets par souci de concision, empêche de suivre le récit correctement, l'explication rétablit le texte entier et le commente. De plus, une bibliographie commentée renvoie à des ouvrages publiés en français pour celui qui désire poursuivre la recherche.

Le commentaire du Livre de la Genèse d'Alain Marchadour mérite une mention spéciale. L'auteur, avantageusement connu pour son explication de l'Evangile de Jean, nous introduit intelligemment dans le premier livre des Ecritures saintes, dont souvent les récits de création et autres récits

### Ces livres peuvent être empruntés

au CEDOFOR

du mardi au vendredi,  
de 9h. à 12h. et de 14h. à 17h.

**18, r. Jacques-Dalphin,  
1227 Carouge, ☎ 022/827 46 78.**

\* Commentaire pastoral, Bayard/Centurion, Paris 1998, 216 p.

\*\* Commentaire pastoral, Bayard/Centurion, Paris 1999, 248 p.

\*\*\* Commentaire pastoral, Bayard/Centurion, Paris 1999, 340 p.

des origines (l'histoire de Caïn et Abel, le Déluge, la Tour de Babel) ont été mal compris. Ces textes traduisent une expérience historique fondamentale d'Israël. L'auteur cite cette réflexion de Paul Ricoeur en l'élargissant à l'ensemble des onze premiers chapitres de la Genèse : *La question «où et quand Adam et Eve ont-ils mangé le fruit défendu ?» n'a pas de sens pour nous. Tout effort pour sauver la lettre du récit comme une histoire véritable est vain et désespéré : ce que nous savons en hommes de science des débuts de l'humanité ne laisse pas de place pour un tel événement primordial. Je suis convaincu que cette pleine acceptation du caractère non historique - au sens de l'histoire selon la méthode critique - est l'envers d'une grande conquête : la conquête de la fonction symbolique du mythe. Mais alors il ne faut pas dire : l'histoire de la chute n'est qu'un mythe, c'est-à-dire moins qu'une histoire, mais : l'histoire de la chute a la grandeur du mythe, c'est-à-dire a plus de sens qu'une histoire vraie.*

Marchadour excelle aussi dans le commentaire des récits patriarcaux d'Abraham à Jacob, et de l'histoire de Joseph. Enfin, une bonne trentaine d'encadrés explicatifs ou méditatifs, d'auteurs anciens et modernes (l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan, cité pour l'homme dans la création), témoi-



Adam et Eve au Paradis, miniature (XVII<sup>e</sup> siècle).

gnent de la grande expérience pédagogique de l'exégète de Toulouse.

Cette collection pourrait être, si elle est utilisée, un instrument au service d'une meilleure connaissance de la Parole de Dieu, notamment pour les homélies.

Joseph Hug

Spiritualité

**LES DOUZE APPELS  
POUR L'AN 2000**

par Roger Bichelberger  
*Presses de la Renaissance,  
Paris 1999, 250 p.*

Douze appels, douze invitations à se risquer sur les chemins de ce monde en témoins de la foi, de l'espérance et de l'amour, douze pistes à emprunter pour oser l'invention, dans la fidélité au seul Jésus-Christ, en guetteurs aux carrefours de notre humanité : c'est ce que propose Roger Bichelberger dans *Les douze Appels pour l'an 2000*.

Ce texte, qui met en marche vers le troisième millénaire dans la confiance et l'espérance, est un programme d'action pour le chrétien d'aujourd'hui, appelé à relever trois défis : l'ouverture sur le monde, le retour à l'essentiel de la foi et la réponse à l'appel du large pour se mettre à l'écoute des plus pauvres et des jeunes et au service de la justice et de la paix.

L'ouverture au monde suppose la foi du cœur, un engagement résolu dans la société actuelle, un langage nouveau et la multiplication des communautés chrétiennes, noyaux de l'évangélisation au quotidien. Pas d'ouverture sans un retour à l'essentiel de la foi, qui se traduit par son approfondissement et sa revitalisation, un esprit de famille et d'apôtre, une découverte ou une redécouverte du rôle de Marie

dans l'histoire du salut, l'Eglise et sa propre vie. Le souci de servir une morale de l'appel plutôt qu'une morale de l'obligation doit guider le chrétien dans sa réponse à l'appel du large. Il sera ainsi, en Eglise, *humble chemin vers Celui qui est le Chemin, la Vérité et la Vie, Jésus le Christ, le Fils de Dieu devenu fils de Marie pour le bonheur des hommes*.

Le témoignage personnel d'une fidélité créatrice complète judicieusement le commentaire de la *Lettre des évêques aux catholiques de France*. Il s'inscrit sur la toile de fond de la spiritualité marianiste, dont l'auteur souligne la saisissante actualité et le dynamisme pour aujourd'hui.

Geneviève Cornet

**ALLUSIONS**

par Maurice Zundel  
*Saint-Augustin, St-Maurice  
1999, 96 p.*

Ce livre de Maurice Zundel est le plus difficile à trouver, puisqu'il n'a été édité qu'une seule fois, en 1941, et qu'il n'a guère fait carrière au-delà d'un cercle d'initiés. Et il est si modeste que les éditeurs ont éprouvé le besoin de l'étoffer par une introduction et une postface. C'est une réflexion philosophique sur la nature de la vérité.

Analysant le travail du scientifique qui poursuit la vérité à travers d'interminables analyses et expériences, et le comparant à l'effort de l'artiste qui

cherche à saisir la beauté, Zundel explique qu'on rejoint la vérité en osant un saut métaphysique, afin d'abandonner l'univers des moyens et de la matière pour celui du but qui anime, vivifie et comble. *La vérité est Esprit, et on ne peut s'en approcher qu'en esprit*. Elle est même une personne, approchée, jamais possédée mais offerte. Seule une attitude contemplative y donne accès.

Si l'engagement scientifique est nécessaire, à l'instar de la technique de l'artiste, la vérité se trouve au-delà, dans un univers de pure gratuité. Le silence, la contemplation, l'amour et la sortie de soi en sont le chemin. On souhaiterait que les bonnes âmes qui estiment détenir la vérité méditent ces quelques pages. Le monde s'en porterait mieux.

Pierre Emonet

**QUEL HOMME SUIS-JE ?  
Du jardin d'Eden**

à la rencontre d'Emmaüs  
par Marie-Abdon Santaner  
*Médiaspaul, Paris 1999, 272 p.*

Ce livre est d'une charpente qui en elle-même fait sens. Sept parties, comme les jours de la création. Il s'agit de notre humanité à développer, à travers sept réalités : le regard, le partage, l'écoute, l'unité de notre être, le désir, notre rapport à l'univers et la parole. Chacune de ces parties comprend trois étapes : l'homme défait du jardin d'Eden, la pédagogie de Dieu

et l'avènement de l'humain authentique en Jésus-Christ. Chaque étape propose à son tour sept pas logiques.

Solidement bâti, cet ouvrage est animé d'une dynamique étonnante. L'auteur nous conduit à la découverte de notre humanité. Pour cela, il confronte deux récits dont le rapprochement n'est pas habituel, l'histoire d'Adam et Eve et celle des disciples d'Emmaüs. Cette mise en tension se révèle féconde. Et réserve de belles surprises. L'autre disciple d'Emmaüs ne serait-il pas une femme, avec les conséquences qu'on pourrait en tirer ? L'auteur, théologien capucin, propose une étonnante traversée biblique, fait respirer le souffle du Livre, en tire des réflexions pertinentes sur notre croissance personnelle, sur le monde et sur l'Eglise. Des résumés, en caractères différenciés, ponctuent les étapes.

Quelques citations, en guise d'apéritif : *Ce qu'on sait sur Dieu dans une théorie peut empêcher d'écouter ce que Dieu dit à travers la vie* (p. 101). *L'homme sort de la terre comme «corps de besoins». Le «corps de désir» ne s'engendre en l'homme que si l'homme prend sa part de la tâche pour le faire advenir* (p. 175). Un livre profond et percutant qui allie esprit de synthèse, contemplation et parole prophétique, dans un style vif et chaleureux. Je souhaite à beaucoup le bonheur que j'ai pris à le lire.

Michel Salamolard

## Questions sociales

### DE LA SOLIDARITÉ AU DÉMANTÈLEMENT

#### A propos de la quatrième révision de l'Assurance invalidité

par Dominique Wunderle-Landgraf  
Editions EESP, Lausanne  
1999, 114 p.

L'auteur montre en quoi la quatrième révision de l'AI (refusée par le peuple au printemps 1999) marque un changement de cap radical par rapport aux origines de cette assurance. Jusqu'en 1996, le discours officiel est résolument humaniste. Sans négliger les questions économiques et de financement, il s'agit de reconnaître les droits de la personne handicapée ou invalide et ainsi sa place active dans la société. On passe donc de l'assistance à l'assurance, on veut répondre aux besoins des personnes concernées, on recherche les moyens de la réadaptation, de la réinsertion, on veut promouvoir la solidarité. Puis, dès novembre 1996, le ton change : on ne parle pratiquement plus que d'assainissement financier, de transferts de charges aux cantons, de suppressions, de diminutions. La personne invalide et sa situation ont pratiquement disparus. Les principes de base qui ont présidé à la construction des assurances sociales sont remis en cause. Ce petit livre est très bien documenté, écrit d'une plume

très pédagogique pour qui est facilement rebuté par les textes légaux. Il ne verse jamais dans la polémique mais montre comment la priorité est actuellement donnée exclusivement à l'économique, au détriment des droits humains élémentaires. Et la tendance a peu de chance de s'inverser rapidement.

Jean-Jacques Raviglione

### COUPLE ET ÉGALITÉ UN MÉNAGE IMPOSSIBLE

par Patricia Roux  
avec la collaboration de  
Valérie Perrin, Marianne  
Modak et Bernard Voutat  
*Réalités sociales, Lausanne,  
1999, 178 p.*

Une enquête sociologique a tenté de savoir si les comportements en matière de partage des tâches et de responsabilités familiales avaient changé, alors que la sphère juridique a vu progresser les notions d'égalité dans tous les domaines et que notre Constitution l'a inscrite dans ses principes. Eh bien, on peut déchanter. Les 80% des personnes interrogées reconnaissent que le travail ménager est presque toujours assumé par l'épouse. Il en va de même pour la prise en charge des enfants. Cruelle déception ! Les jeunes hommes s'investissent tout aussi peu sur le plan domestique que leurs aînés, même si leur épouse exerce une activité professionnelle, restreinte, en l'occurrence. Si les femmes s'occupent presque seules du travail ménager

et de la garde des enfants, elles n'en jouissent pas pour autant de plus d'autorité dans la famille. L'autorité de la mère (résumée par la question imagée : *qui tient les rênes ?*) apparaît en effet très relative dans près de la moitié des couples. Les pères détiennent l'autorité, bien qu'ils s'investissent très peu, pour les trois-quarts d'entre eux.

La précarité matérielle des femmes dans le mariage ainsi que la logique même de cette institution apparaissent, pour les chercheurs, comme le principal frein à l'égalité. Une égalité qui n'est pas revendiquée, d'ailleurs, par les couples interrogés. On en déduit donc que les femmes - on ne voit pas de qui d'autre pourrait venir un changement d'attitude - ferment les yeux et acceptent pour la bonne marche du couple d'en faire plus, beaucoup plus. Sagesse ? Conformisme ? L'étude ne s'avance pas à juger.

Valérie Bory

### Littérature

#### LUISELLA

par Bertil Galland  
*Zoé, Carouge 1999, 428 p.*

Le premier romand de Bertil Galland est passionnant. Il nous emmène au XIX<sup>e</sup> siècle, en Italie et à Paris, à la rencontre d'une jeune fille, Luisella. Son enfance dans la campagne italienne et ses aventures avec les bandits de la

région la conduiront à Rome. Après de nombreuses péripéties, elle deviendra modèle pour les peintres étrangers qui viennent y chercher l'inspiration de l'Antiquité. Luisella quittera Rome précipitamment et ira poursuivre sa carrière de modèle à Paris. Sa beauté subjuguera un peintre nordique et la révélera au public parisien. C'est un roman très agréable à lire et qui, à travers la vie de Luisella et de ses compagnons peintres, nous donne le reflet d'une époque charnière pour la peinture moderne.

Françoise Berlier

#### LE RAPPORT GABRIEL

par Jean d'Ormesson  
*Gallimard, Paris 1999.*

*Chaque être humain s'accroche à sa mauvaise étoile comme il peut. La meilleure chose qui pourrait arriver à tout être humain c'est de ne pas être né.* Avec de pareilles citations (de Cioran et d'autres), Jean d'Ormesson, de l'Académie française, nous promène avec joie, clarté et intelligence dans le monde qui a été le sien, celui de ses origines, de sa formation intellectuelle, de sa sensibilité et des circonstances de sa vie. Il porte un regard sceptique, ironique, épicurien sur lui, sur le monde, sur nous-mêmes. Il nous mène d'un coin à l'autre du globe et revisite les différents penseurs de notre culture par le truchement d'une fiction : Dieu, fatigué de supporter l'humanité, envoie sur terre l'archange

Gabriel, avec mission de lui faire un rapport pour l'aider à décider s'il laissera tomber l'humanité ou s'il permettra que la vie continue.

La conversation entre J.-D. et Gabriel est comme ce livre, rare. Chacun de nous parle avec le protagoniste et on a le sentiment d'être soi-même très intelligent, lucide, léger, joyeux du ton et de la hauteur de l'échange. Les mystères de l'espace du temps de la création, de la pensée, de la mort et du sens de la vie sont développés par l'auteur jusqu'à satiété et on sent qu'il est attiré, émerveillé, perplexe d'être vivant et de penser. Il se pose les questions les plus adéquates, les plus à propos et donne les réponses les plus intelligentes. Et après avoir exposé ces problèmes sous tous les angles, il laisse sentir son incomplétude, son insatisfaction où Dieu est, ou pourrait, être présent.

Enrique Bermejo

#### MORTS OU VIFS Supplément aux lois de succession

par Jérôme Meizoz  
*Zoé, Carouge 1999, 80 p.*

Parce que soudain l'angoisse de la maladie le cerne et qu'elle rime avec mort et mère, l'auteur remonte le fil de ses souvenirs qui vont le conduire à son enfance. Une enfance où des mots anciens avaient une saveur à nulle autre pareille. Ainsi, nous confie-t-il, dans ce village d'ombre, *mallotte* et

*sintchonner* portaient en eux un univers magique que *boule de neige* ou *câliner* ne réussiront jamais à égaler. Dans ce village d'ombre où il est élevé par des tantes, la mort semble guetter au coin des rues et emporter ceux qu'il aime... son frère, sa mère, sa tante. Comme pour exorciser les deuils et les silences, l'auteur revit les angoisses et les non-dits, se rapportant aux disparus de la famille qui ont choisi l'eau du Rhône comme tombeaux. «Suicide» est le mot improprement employé, rampant alentour. Peut-être qu'en le couchant sur le papier, il lui enlèvera un peu de son côté maléfique...

Chaque année, il retourne au village d'ombre et chante l'immuable chant de minuit, *Les anges dans nos campagnes*... Chaque année, il revoit ceux qu'il a connus et qui ont vieilli et les autres, les jeunes qui prennent la relève. Le temps qui absorbe et rejette tout devant lui le plonge dans un océan de pensées. Des pensées qu'il écrit pour réconcilier les deux mondes, celui d'autrefois, au beau nom d'enfance, celui d'aujourd'hui, avec l'homme de lettres qu'il est devenu.

Marie-Luce Dayer

**LE PAIN DE SILENCE**

par Adrien Pasquali  
*Zoé, Carouge 1999, 128 p.*

Ecrit par un homme de 40 ans, ce livre n'est qu'un cri. Le cri de l'enfant qu'il porte en lui et qui se souvient. Se sou-

vient, au travers de pages couvertes de mots qui se suivent, sans points ni paragraphes, mais qui sont groupés en deux chapitres. De quoi donc l'enfant, dans l'adulte, se souvient-il ? Que fait-il remonter de ce lointain passé ? Deux phrases-clés reviennent encore et encore, comme une plainte ou un mauvais rêve qui ne parviendrait pas à se terminer : *Sans doute n'as-tu jamais été un enfant*, lui aurait dit un jour sa mère, et cette phrase scande le rythme de ses souvenirs. *Parlez plus doucement*, répétait le père, et l'écho de cette voix n'en finit pas de mourir.

Il fut un enfant sans enfance, entouré de silence, avec un père absent et une mère toujours alitée, une mère au regard triste et morne. *Personne pour préparer le chocolat du matin ou de l'après-midi, les tartines beurrées avant l'école*. Des morceaux de silence sur la table à manger et ces orages qui pouvaient éclater à tout moment... morceaux de silence faits de l'accumulation de non-dits, de frustrations, de fatigues, d'ennui. Vues par un enfant, ces querelles de couple prennent des allures mythiques. A part ça, *il ne se passait rien, il n'y avait rien, toujours rien à dire. Il n'y avait rien à faire, rien à jouer... on ne plaisante pas avec une mère alitée et un père absent. Il n'y avait qu'à être livré à moi-même, mon père et ma mère ne m'ayant jamais porté, conduit, jamais montré, présenté le monde, jamais promené, nommé telle fleur, tel*

*arbre, telle culture, tel lieu*. La vie de cet enfant qui se couchait seul, que personne ne bordait ou n'embrassait, fils d'une ancienne apprentie brodeuse et d'un ancien commis-boulangier que les affres de la guerre et des ventres vides avaient marqués, cette vie qu'il déroule au gré de ses souvenirs, telle une pelote de laine, nous apparaît pâle et comme murmurée à voix basse.

*Parlez moins fort*. Entouré de ces quelques mots, celui qui n'a sans doute jamais été un enfant a grandi tristement, puis a beaucoup travaillé avec les mots, mais le silence l'a rattrapé.

Marie-Luce Dayer

**Grande  
célébration  
œcuménique**

Cathédrale St-Pierre  
Genève

**dimanche 23 janvier  
à 17h30**

Garderie pour les petits

**Animation musicale**

sur la Place St-Pierre  
**dès 16h**

Organisée par le RECG  
(Rassemblement des Eglises  
et Communautés chrétiennes  
de Genève)  
☎ 022/348 93 56

# Livres reçus

Abécédaire de la célébration chrétienne. Ouvrage collectif [27407]. *L'Atelier, Paris 1999, 166 p.*

**Amar Yvan** : L'effort et la grâce. *Albin Michel, Paris 1999, 208 p.*

**Basset Lytta** : Guérir du malheur. *Albin Michel, Paris 1999, 374 p.*

**Basset Lytta** : Le pouvoir de pardonner. *Albin Michel, Paris 1999, 316 p.*

**Bastière Jean-Marc** : Réussir sa jeunesse. *Fayard, Paris 1999, 294 p.*

**Berger François** : Le voyage de l'ange. Roman. *L'Age d'Homme, Lausanne 1999, 238 p.*

**Bertherat Marie, Delval Marie-Hélène** : La Bible racontée par les peintres. *Bayard, Paris 1999, 92 p.*

**Bühler Pierre** : Prédestination et Providence. *Labor et Fides, Genève 1999, 78 p.*

**Cariguel Olivier** : Les Cahiers du Rhône dans la guerre (1941-1945). La résistance du «Glaive de l'Esprit». *Université de Fribourg, Fribourg 1999, 194 p.*

**Carré Pierre, Domenichino Jean** : Un parcours de prêtre-ouvrier. *L'Harmattan, Paris 1999, 160 p.*

**Castella André** : Kurescek. Notre-Dame apparaît en Slovénie (1989-1998). *Parvis, Hauteville 1999, 144 p.*

**Challandes Catherine** : Quatre et une saisons. Nouvelles. *L'Age d'Homme, Lausanne 1999, 114 p.*

**Cholvy Gérard** : Histoire des organisations et mouvements chrétiens de jeunesse en France XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles. *Cerf, Paris 1999, 420 p.*

**Comité Episcopal France-Amérique Latine** : Faire Eglise... autrement ! en Amérique Latine et en France. *Cerf, Paris 1999, 194 p.*

**Coq Guy** : Dis-moi ton espérance. *Seuil, Paris 1999, 192 p.*

**Daniel-Ange** : Thérèse, l'enfant : apôtre et martyr. Pour ce temps de guérison, d'évangélisation et de persécution. *Fayard, Paris 1999, 386 p.*

**Davy Marie-Madeleine** : Les chemins de la profondeur. *Albin Michel, Paris 1999, 198 p.*

**Dompnier Robert** : Bhoutan. Le royaume du dragon. *Olizanne, Genève 1999, 178 p.*

**Encrevé-Lambert Marie-Hélène** : La mort. *Bayard, Paris 1999, 142 p.*

L'Esprit du geste. Ouvrage collectif [27557]. *Albin Michel, Paris 1999, 216 p.*

**Fabro Cornelio** : Introduction à l'athéisme. *Anne Sigier, Marcq/Baroeul 1999, 2006 p.*

**Ford Robert** : Tibet rouge. Capturé par l'armée chinoise au Kham. *Olizanne, Genève 1999, 304 p.*

**Françoise** : Messages de conversion des cœurs donnés par Jésus-Christ à Françoise. Tome 3. *Parvis, Hauteville 1999, 282 p.*

**Fuchs Eric** : Tout est donné - tout est à faire. Les paradoxes de l'éthique théologique. *Labor et Fides, Genève 1999, 96 p.*

Gallimard et la Suisse. Un siècle d'affinités littéraires. Ouvrage collectif [27548]. *Gallimard, Paris 1999, 128 p.*

**Gardeil Pierre** : Alors, le bon Dieu, c'est fini ? *Ad Solem, Genève 1999, 216 p.*

**Guillebaud Jean-Claude** : La refondation du monde. *Seuil, Paris 1999, 370 p.*

**Hareven Shulamith** : Soif. La trilogie du désert. *Métropolis, Genève 1999, 252 p.*

**Inglot Marek** : La Compagnia di Gesù nell'Impero Russo (1772-1820) et la sua parte nella restaurazione generale della Compagnia. *Università Gregoriana, Roma 1997, 338 p.*

**Jakab Attila** : 20 siècles de prières chrétiennes. *Signe, Strasbourg 1999, 334 p.*

**Jean Paul II** : Sur les traces du Christ. *Cana, Paris 1999, 104 p.*

**Johnson Elizabeth A.** : Dieu au-delà du masculin et du féminin. Celui/celle qui est. «*Cogitatio Fidei*» n° 214, *Cerf, Paris 1999, 438 p.*

**Krips Josef** : Pas de musique sans amour. Souvenirs. *Saint-Augustin, St-Maurice 1999, 584 p.*

**Labarrière Pierre-Jean** : Croire et comprendre. Approche philosophique de l'expérience chrétienne. *Cerf, Paris 1999, 198 p.*

**Lèbre Jacques** : Dans la conversation. Précédé de : «C'est un premier jet, le monde», et suivi de : «Un étrange paradis». *La Dogana, Chêne-Bourg 1999, 74 p.*

**Le Terrien Willem** : Caraïbes. Les petites Antilles de la Dominique à Trinidad. *Olizanne, Genève 1999, 288 p.*

**Maisonneuve Roland** : La Trinité de Feu. Les mystiques chrétiens face à Dieu Un et Trine. *Parvis, Hauteville 1999, 124 p.*

**Marchand Jean** : Le semeur de silence. *L'Atelier, Paris 1999, 104 p.*

**Marguerat Daniel** : Paul de Tarse. Un homme aux prises avec Dieu. *Moulin, Poliez-le-Grand 1999, 110 p.*

Mon enfant. Petit traité de la grâce. Locutions de Jésus à un jeune pécheur. Ouvrage collectif [27640]. *Parvis, Hauteville 1999, 102 p.*

Manduria. Jésus, roi de la révélation. Marie, vierge de l'eucharistie, parlent à Débora. Présentation et messages.

Ouvrage collectif [27639]. *Parvis, Hauteville 1999, 270 p.*

**Men Alexandre** : Jésus, le maître de Nazareth. *Nouvelle Cité, Paris 1999, 400 p.*

**Mouhaut Henri** : Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine. *Olizanne, Genève 1999, 316 p.*

**Noël Damien** : Au temps des rois d'Israël et de Juda. *Cerf, Paris 1999, 68 p.*

**Ohagaray Jean** : Ce mur, il faut l'abattre. Prêtre-ouvrier de la Mission de Paris. *Atlantica, Biarritz 1999, 240 p.*

**Pacros Gérard** : Eau vive. *Médiaspaul, Paris 1999, 92 p.*

**Pedretti Erica** : Pays perdu. *Zoé, Carouge 1999, 224 p.*

La pénitence. Ouvrage collectif [27702]. *Nouvelle Cité, Paris 1999, 54 p.*

**Piétri Gaston** : Inventer sa vie. *L'Atelier, Paris 1999, 96 p.*

**Poulat Emile** : Les prêtres-ouvriers. Naissance et fin. *Cerf, Paris 1999, 650 p.*

**Prado Flores José H.** : Le secret de saint Paul. L'athlète de Jésus-Christ. *Béatitudes, Nouan-le-Fuzelier 1999, 202 p.*

Problèmes d'alcool, Eglise et société. Des médecins, des soignants, des institutions,

des hommes politiques, des experts, des parents, des personnes malades s'expriment. Ouvrage collectif [27794]. *Cerf, Paris 1999, 206 p.*

**Rigon Emmanuelle** : Le désordre. *Bayard, Paris 1999, 136 p.*

**Rivière Dominique** : Prier 15 jours avec Edmond et Marie Michelet. *Nouvelle Cité, Paris 1999, 128 p.*

**Roche Jean** : Prier 15 jours avec Marcellin Champagnat, fondateur des frères maristes. *Nouvelle Cité, Paris 1999, 126 p.*

**Romain Jean** : Croquemitaine. Roman. *L'Age d'Homme, Lausanne 1999, 320 p.*

**Schooyans Michel** : Le crash démographique. De la fatalité à l'espérance. *Fayard, Paris 1999, 224 p.*

**Shoufani Emile** : Voyage en Galilée. *Albin Michel, Paris 1999, 128 p.*

**Suter Patrick** : Le contre-geste. *La Dogana, Chêne-Bourg 1999, 76 p.*

**Tabin Jean-Pierre** : Les paradoxes de l'intégration. Essai sur le rôle de la non-intégration des étrangers pour l'intégration de la société nationale. *EESP, Lausanne 1999, 262 p.*

**Wiesenthal Simon** : Les fleurs de soleil. *Albin Michel, Paris 1999, 286 p.*

## Mimi

La question est : que se passe-t-il pour que, devant celle que je n'ai jamais pu appeler autrement que «ô ma Sœur», j'éprouve chaque fois un sentiment d'une telle complexité et subtilité, que je renonce à le définir. Je ne peux, à partir de petits faits, que le suggérer. Essayer de le faire vivre. Le premier de ces petits faits, ce fut le jour où on fêtait l'anniversaire de ô ma Sœur, parvenue à un âge avancé. C'était au restaurant. Dans la cité horlogère de la Chaux-de-Fonds. Un dimanche à midi. Par un de ces soleils d'hiver qui semble, au cœur de cette saison, moins faire rayonner les choses que les rendre plus légères. En accusant leur netteté.

Autour de nous, des clients, en assez grand nombre, aux diverses tables. Et dont notre ami Maurice, avec sa bienveillance teintée d'ironie, ne put s'empêcher de dire, en arrivant : «On voit qu'ils ont tous touché l'AVS». Tous, en effet, gens d'âge avec, chacun, sa petite infirmité. Mais joyeux, un instant, d'échapper à celles-ci grâce au vin, au menu et à la compagnie. Et au milieu de tout cela, à notre table, ô ma Sœur. En face de moi. Eclairée par le soleil que j'ai dit. Et tassée un peu sur sa chaise. Avec sa petite taille qui semblait plus courte encore. Mais nullement fluette. Solide au contraire, comme solide avait été ô ma Sœur, tout au long de sa vie, à travers les épreuves ; et plus que tout - l'ai dit un jour - vaillante. Avec sa tête de petite paysanne russe. Et un faciès arrondi, massif un peu. «Sais-tu - lui disait-on - que tu as une tête de femme russe ?» Mais elle, haussant les épaules, et avec sa manière de parler, faussement rogue et un brin cabotine : «Tête de pioche, vous voulez dire». Or, sa tête précisément - et ici suivez moi bien - elle la tenait légèrement baissée. Comme pour se recueillir avant de répondre. Et c'est là en fait que tout commence. Je ne pouvais en effet la voir, en son inclinaison, sans qu'aussitôt m'apparaisse celle de notre Petite Mère. Même air pensif, comme devait l'avoir peut-être Marie, dont il est dit qu'elle «conservait avec soin toutes ces choses, les méditant en son cœur.» Or, sans être Marie, pas plus que la Petite Mère - loin de là - ô ma Sœur portait en elle, on aurait dit, tout le passé ! Son passé et le nôtre. Avec cette particularité, en ce qui me concerne, et le sentiment complexe qu'au départ, j'ai signalé, que rien que par sa manière de se tenir, ô ma Sœur me le faisait revivre avec une étrange et presque douloureuse intensité. Jusque dans les moindres détails.

Et tandis que, dans le brouhaha des convives du troisième âge, le garçon s'affairait, empressé, disert et dont on glanait ici et là quelque réplique lancée de cette voix rocailleuse, dans la jovialité, des gens de ce pays : «Je suis peut-être fou, Madame, mais pas idiot», pendant tout cela donc et mille autres choses - trois dames, dans un coin, ayant fini leur repas et jouant aux cartes - je revoyais ô ma Sœur petite fille, avec un ruban dans les cheveux et ses «bonnes joues» - Mimi on l'appelait alors - jouer par terre, au salon ou à la salle à manger, avec sa poupée au nom légendaire de «Patapon». Que, pour la taquiner parfois, je

lui subtilisais. Et elle alors de me pincer, et moi, en retour, de lui tirer ses tresses. «C'est bientôt fini, les enfants, de vous disputer», disait la Petite Mère de sa voix posée (comme celle de ô ma Sœur plus tard) et douce, qui aurait à elle seule apaisé un ouragan. Et puis Mimi, par la suite, abandonnant ses études, son piano, parce que, notre père étant mort, il fallait gagner sa vie. Celle aussi de la Petite Mère, à demi paralysée déjà, et de Tato, sa sœur, en passe, elle, de devenir sourde. Et ô ma Sœur, en ce temps-là, racontant ses premières armes dans l'étude d'un avocat bellâtre. Où, le matin, en arrivant, elle voyait prestement sortir de chez le chevalier de la basoche une pimpante petite Dame. Mais jamais la même.

**S**ur quoi, je revoyais, à travers Mimi toujours, notre appartement des Philosophes, un peu sombre et aux recoins mystérieux. Et, bien des années plus tard, à la Chaux-de-Fonds, celui où vécut ô ma Sœur avec son mari. Quel homme brave. Je disais toujours à ô ma Sœur : «Il n'y en avait plus qu'un en Europe comme celui-là, et tu l'as récolté». Qui sans hésiter avait pris en charge et la Petite Mère, entièrement paralysée cette fois, et Tato devenue, elle, entièrement sourde. Quel duo ! Cela donc que je revivais en voyant ô ma Sœur. Avant la guerre, pendant, après. Bref, toute une époque dont ô ma Sœur était pour moi, sans le savoir, sans s'en douter, comme le médium. Incroyable ce qu'un être peut cristalliser en lui - et transmettre - un monde, bien au-delà lui. En l'occurrence, avec ô ma Sœur, le siècle révolu. En ses tumultes.

**E**nfin le même petit appartement de ô ma Sœur devenu solitaire après les deuils successifs : la Petite Mère, Tato, le mari au grand cœur. Uniques témoins de cette saga humble s'il en fut : le piano du temps de notre enfance, et, près de lui, le fauteuil roulant dans lequel on aurait dit que se trouvait encore assis le double invisible de la Petite Mère... Et la fenêtre ouverte sur les pâturages, l'été, les sonnailles des troupeaux au-delà du désert silencieux de la ville durant les vacances horlogères. Mais je m'arrête. Je n'en finirais plus.

**V**oilà donc ce qui, à la vue de ô ma Sœur à table, ce jour-là - et de la lointaine et toujours proche Mimi en elle - je revivais. Intensément. Au point d'en être saisi d'angoisse. Celle du temps qui passe et a passé, mais où néanmoins tout ce qui fut jadis pénible ou douloureux soudain nous apparaît paradoxalement baigné d'une lumière heureuse. Et c'est cela en partie qui faisait la complexité de mon sentiment : cette angoisse mêlée à un bonheur obscur. Insoutenable presque, parce qu'indicible. Et qu'éprouvait avec non moins d'intensité, je le sentais, ô ma Sœur elle-même. D'où son côté médium. Sans oublier, pour les uns et les autres, la proximité de la mort. Mais non prioritaire, en l'occurrence, dans la mesure où résurrectionnelle est la mémoire. Qui rend présent en nous ce qui, au dehors, a disparu. C'est du moins ce que j'éprouvais ce jour-là devant la petite paysanne russe en face de moi, qui gardait la tête penchée par moments. Comme pour convoquer, du fond de la demeure des ombres, les êtres chers par lesquels et pour lesquels elle avait vécu.

**Georges Haldas**

## Lumière de toutes les lumières

**A**ucun lieu n'a le pouvoir d'emprisonner  
la présence de Dieu ;  
Nul ne peut dire : Il est ici, Il est là ;  
Dieu n'est ni en ce lieu-ci ni en celui-là,  
Il n'est lié à aucun lieu, en tous lieux Il demeure.  
Il est la splendeur infinie qui remplit tout,  
Il est la généreuse plénitude de grâce  
qui, dans sa totalité,  
embrasse les mondes existants ;  
la création se tient environnée de lui...  
Aucun esprit mortel  
ne peut mesurer la grandeur divine.  
Toutes les croyances le revendiquent,  
Il les comble toutes.  
Voies déconcertantes pour les religions rivales  
sont les siennes, et inscrutables sont ses œuvres.  
Sa grandeur, qui peut la deviner ?  
Le connaître, qui peut y prétendre ?  
L'esprit ne peut mesurer,  
la parole ne peut atteindre les hauteurs  
où demeure le Seigneur éternel,  
l'Unique, le Tout Puissant, Béatitude toute bénie,  
Lumière de toutes les lumières.

**Tayumanavar**  
chantre religieux hindou  
(tiré de *Hymns of the Tamil Saivite Saints*)



## **MISSION BETHLÉEM IMMENSEE**



R o m e r o H a u s L u z e r n • V e r a n s t a l t u n g e n K u r s e F o r s c h u n g

**COURS D'INTRODUCTION, DU 3 AU 8 AVRIL 2000,**

**à la Maison Roméro, Lucerne,  
proposé par les formateurs de Suisse romande.**

Destiné aux personnes de langue française  
qui souhaitent s'engager comme

**volontaire dans un de nos projets  
en Afrique, en Amérique latine ou en Asie,**  
il propose

- réflexion et discernement avec l'Institution autour des attentes et motivations des uns et des autres dans le dialogue et l'échange
- temps d'auto-observation et de vérification des capacités et aptitudes des participants en vue d'un engagement missionnaire.

*Avant la participation à ce cours, nous demandons un entretien personnel.  
A la fin du cours, une décision commune est prise pour la suite du parcours des  
candidat(e)s.*

**Délai d'inscription : 18 février 2000.**

**Renseignements :**  
**Mission Bethléem Immensee**  
Daniel Levasseur  
18, ch. Freeley CH-1700 Fribourg  
tél. 026/322 31 71 fax 026/322 08 01